

L'EFFET MIROIR

Seb Le Rèveur



L'Effet Miroir

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Odeur de l'Ozone	4
Chapitre 2 : Le Théorème de la Mélancolie	13
Chapitre 3 : Le Reflet Brisé	19
Chapitre 4 : Cas 402 : L'Insurrection du Silence	24
Chapitre 5 : L'Algorithme du Chagrin	31
Chapitre 6 : L'Incision dans le Code	37
Chapitre 7 : La Pathologie du Désir	42
Chapitre 8 : Le Miroir d'Argent	46
Chapitre 9 : L'Architecture du Vide	51
Chapitre 10 : L'Anomalie Interdite	58
Chapitre 11 : La Géométrie du Mensonge	62
Chapitre 12 : Le Chant des Serveurs	66
Chapitre 13 : Cas 0 : L'Origine du Mythe	74
Chapitre 14 : La Synapse Orpheline	78
Chapitre 15 : Le Poids du Verre	83
Chapitre 16 : L'Euthanasie du Présent	86
Chapitre 17 : La Fracture de l'Optic	90
Chapitre 18 : Le Silence du Bleu	96

Chapitre 1

L'Odeur de l'Ozone

L'appartement 402-B est une capsule d'entropie. L'air y stagne, densifié par le battement convulsif des ventilateurs de serveurs. L'effluve ionisée des processeurs sature les pores et tapisse la gorge d'une amertume électrique. Elle masque, sans l'effacer, la puanteur organique de la négligence. C'est l'odeur de la réalité déserte.

Au centre de ce mausolée de béton gît Monsieur Halloway. Quatre-vingt-deux ans sur le papier. Sous la lueur vitrifiée de l'Optic, il n'est qu'une abstraction biologique. Une série de fonctions vitales maintenues à la lisière du collapsus. Ses jambes, fines comme des flûtes de verre, dépassent d'un peignoir anémié. Sa peau est un parchemin translucide. Une cartographie de l'épuisement prête à se déchirer.

Léna ne l'approche pas. Elle observe. Son métier — Nettoyeuse de Réalité — exige ce diagnostic froid. La pitié est un luxe obsolète. Seul compte le degré d'ancrage du sujet dans le simulacre.

Sur le moniteur de contrôle, le flux de l'Optic défile. Un été d'une pureté obscène. Un ciel d'azur mathématique. Des champs de blé dont le balancement suit un algorithme de paix parfaite. Halloway y a trente ans. Il rit. Ses dents sont blanches. Il court après un chien dont le pelage capture la lumière avec une précision synthétique. L'écart entre la main décharnée et l'image radieuse n'est pas une tragédie. C'est une pathologie de la perception.

— Dose de dopamine : 400 % au-dessus de la norme basale, murmure Léna pour son rapport. Cortisol résiduel : quasi nul. Atrophie musculaire de stade 4.

Elle ajuste ses gants en polymère. Le monde extérieur est une agression. Elle interpose des barrières stériles. Elle déteste cette pièce, la poussière qui danse dans le faisceau bleu comme des débris d'existence. Le cas Halloway est un exemple de « Mélancolie Contrôlée ». Le système recycle les regrets pour en faire un carburant de survie. Tant que Halloway court dans son champ de blé numérique, il ne sent pas ses reins lâcher. Il oublie que son fils n'est plus venu depuis sept ans. L'Optic est une anesthésie totale.

Léna s'approche du boîtier crânien. L'interface pulse au rythme des ondes thêta du vieillard. C'est là que se joue le rapt.

— On revient, Monsieur Halloway.

Sa voix est un scalpel. Elle n'annonce pas un secours, mais une incision.

L'opération commence par le sevrage sensoriel. Éteindre le soleil simulé, un lumen à la fois. Sur l'écran, le champ de blé grisonne. Le ciel vire au sépia. Le chien se fige, statue de pixels morts, puis s'efface. Les paupières de Halloway tressautent. Le sommeil REM s'emballe. Le sujet sent la fin de son monde.

D'un point de vue clinique, l'acte est une maintenance. Un corps dans cet état est une anomalie budgétaire. Une charge pour Aeterna qui préfère recycler la matière organique avant la corruption totale. Léna est là pour le nettoyage.

— Fréquence cardiaque : 120. Il résiste.

Le corps se cambre. Un râle s'échappe des lèvres sèches. C'est la protestation de la viande contre la perte de l'illusion. Léna pose une main ferme sur l'épaule. Elle sent l'os à travers le tissu. Une architecture de calcium prête à s'effondrer.

— C'est l'effet miroir, Monsieur Halloway. Vous allez vous voir. Ça va faire mal.

Elle appuie sur la séquence de retrait. Un clic métallique. Un bruit de succion dégoûtant.

La « Chute de Verre ». La chaleur de 1994 est brutalement remplacée par le froid glacial de l'appartement. L'odeur du foin coupé laisse place à la morsure métallique du vide. Les yeux de Halloway s'ouvrent. Des gouffres laiteux voilés par la cataracte. Il regarde Léna, mais il voit l'assassin de son paradis.

— Où... où est...

Sa gorge est un désert de silice. Il n'a plus les outils linguistiques pour décrire sa perte. Le langage appartient au monde physique. Halloway l'a quitté depuis trop longtemps.

Léna retire ses gants. Une lourdeur l'envahit. Chaque déconnexion confirme sa haine du présent. Elle voit ce vieillard et ne voit qu'une version d'elle-même. Elle préfère la puanteur de l'air ionisé à la perfection de l'algorithme. Elle préfère la douleur de l'absence de son fils à une version simulée codée par des ingénieurs. Le mensonge est une défaite.

— Protocole terminé, dicte-t-elle à son poignet. Sujet 402-B débranché. État stable, bien que précaire. Recommander transfert vers centre de recyclage palliatif.

Elle ne regarde plus Halloway. Il est déjà une archive. Elle note la goutte de sueur froide sur son front. Une réaction neurovégétative au choc thermique. La psychologie populaire parlerait de libération. C'est une simplification réductrice. Halloway n'est pas libre ; il est vide. Un déchet de conscience.

Elle se redresse. La mégapole vibre à travers le sol. Une énergie stérile. Des millions de personnes courent dans des champs, embrassent des morts, mangent des

festins sans calories. Et des milliers de Nettoyeurs circulent pour débrancher les circuits saturés.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

La voix de Halloway est un murmure de papier froissé. Léna s'arrête à la porte. Elle pourrait parler de dégradation tissulaire ou de bande passante. Elle choisit la vérité clinique.

— Parce que ce n'était pas vrai. Et que le mensonge finit par s'user. Vous mouriez de faim devant un festin de pixels.

— Mais... c'était si beau...

— La beauté n'est pas une fonction vitale.

Elle sort. Dans le couloir, l'amertume électrique est plus forte. C'est l'odeur du progrès. Elle prend l'ascenseur. Son propre reflet dans l'acier lui renvoie un visage brisé. Laid. Vrai.

Son oreillette grésille. La voix d'Elias Thorne. Calme. Onctueuse.

— Mission 402-B terminée, Léna ?

— Terminée.

— Bien. Passez au 612-C. Une femme de trente ans, Meryem. Elle refuse de sortir d'une simulation de deuil. Elle rejoue la mort de son enfant en boucle. Nous pensons qu'elle a trouvé une faille. Elle ne cherche pas le plaisir, mais la douleur pure.

Léna se fige. L'air devient rare.

— La douleur pure ?

— Un masochisme numérique. Fascinant. Pourquoi habiter une tragédie quand on a le choix du paradis ? Allez-y, Léna. Vous êtes la meilleure pour traiter les fixations mélancoliques.

Léna sort dans le hall. Elle sait pourquoi cette femme choisit la douleur. Dans un monde de plastique, la souffrance est la seule chose qui ne peut pas être contrefaite. C'est la preuve qu'on existe encore.

Le 612-C est une vertèbre calcinée dans le quartier de la Stase. Léna grimpe l'escalier de service. À chaque palier, une sédimentation de l'abandon. On n'occupe plus l'espace ; on le subit en attendant l'extraction. Elle entre dans l'unité de Meryem. Une cellule de recueillement technologique.

Meryem est une silhouette de cendres. Squelettique. Ses mains sont crispées sur un vide, soutenant le poids invisible d'une tête d'enfant. Léna active le mode témoin. Le décor s'efface. Elle perçoit la simulation : une chambre d'hôpital. L'odeur de l'antiseptique et de la pomme rance. Un enfant agonise. Meryem lui tient la main. Les algorithmes ont stabilisé le millième de seconde où l'espoir s'éteint.

Meryem ne cherche pas la catharsis. Elle cherche la stase. Une homéostasie du traumatisme. Pour elle, la douleur simulée est une prothèse émotionnelle. Le paradis d'Aeterna est une insulte à sa mémoire. La douleur, elle, possède une texture rugueuse. Authentique.

Léna commence la déconnexion graduelle. Réduire le signal. Désaturer les couleurs. Baisser le volume des battements de cœur de l'enfant.

— Non... pas encore... souffle Meryem.

— Je vous ramène, répond Léna.

— Là-bas... il respire encore. Ici... il n'est rien.

C'est le nœud gordien : si une impulsion électrique génère une émotion plus forte qu'un contact physique, où est la réalité ? Léna augmente le voltage. Des larmes réelles coulent sur les joues de Meryem. Le corps réagit au mensonge qui s'effondre.

Léna retire le casque. Meryem regarde le plafond écaillé.

— Il est mort, dit-elle.

— Oui. Depuis trois ans.

Léna pose un sédatif sur la table. Du vrai sommeil, sans images. Elle quitte l'appartement, sa main tremblant contre le mur froid. Elle pense à son propre fils. Elle sait qu'une version d'elle-même, dans les serveurs, ne l'a peut-être jamais perdu. Mais ce serait une Léna amputée. Une Léna simplifiée.

Une nouvelle notification vibre. Thorne, encore. Sa voix a changé. Moins paternelle.

— Léna. Anomalie critique au secteur industriel. Cas 774-A. Un ingénieur. Il prétend avoir vu « l'envers du décor ».

Léna s'enfonce vers les entrailles de la ville. Les néons s'effacent. Le complexe de serveurs vrombit sous la terre. Le hangar 774-A est une densité d'ombre. Un homme y est assis. Sans casque. Sans intra-veineuse. Une verticalité archaïque.

— Vous venez pour m'éteindre ? demande l'homme.

L'odeur ici est différente. Papier vieux. Encre. Fermentation cellulosique. Une odeur de vérité morte.

— Vous gardez des archives physiques, constate Léna. L'encre est un vecteur d'infection mémorielle.

— L'encre est une ancre, Léna. Elle empêche de dériver dans le présent éternel de Thorne.

L'homme se lève. Ses articulations craquent comme du bois mort. Il n'a pas la grâce fluide des citoyens entretenus par impulsions. Il est le produit d'une usure réelle. Chaque ride est un enregistrement topographique d'une émotion passée. Un visage qui est une erreur de rendu pour Aeterna.

— Que nettoyez-vous vraiment, Léna ? La saleté ou les preuves ?

Il tend un feuillet jauni.

— L'Optic ne crée rien. Il recycle vos peurs pour rendre les simulations crédibles. Le système se nourrit de votre deuil. Vous êtes la seule dont toutes les vies finissent en tragédie parce que Thorne a besoin que vous soyez désespérée. Le désespoir est le moteur de votre efficacité.

Léna prend le papier. Ses doigts sentent la rugosité de la fibre. Un rapport technique ancien. *Sujet 402-B : Maintien en état de deuil permanent pour optimisation des fonctions de surveillance.*

Le monde vacille. Ce n'est pas une émotion, c'est une dissonance cognitive pure. Son existence entière n'est pas une thérapie sociale, mais une maintenance de torture.

— Qui êtes-vous ?

— L'Archiviste. Pour Thorne, je suis une erreur de calcul. Je possède la clé de la « version interdite ». Le propre du mensonge parfait, Léna, est de faire croire que la vérité est une hallucination.

Léna range le papier dans sa combinaison. Une trahison silencieuse.

— Je ne suis pas venue pour vous éteindre.

— Je sais. Vous êtes venue pour vous réveiller. Mais se réveiller dans un monde de cendres demande du courage.

Léna quitte le hangar. La lueur bleue des écrans n'est plus une protection, mais une agression. Elle ne rentre pas au centre. Elle se dirige vers les unités de stockage massives. Elle n'est plus une mère endeuillée, elle est une opératrice cherchant la faille dans son propre code source.

Elle localise le fichier de la version interdite. Une simulation effacée car trop autonome. Une erreur de calibrage où son fils et elle fonctionnaient sans l'Optic. Léna s'apprête à effectuer une interversion de conscience. Un suicide identitaire. Assassiner sa mémoire pour habiter un souvenir synthétique.

Elle insère le connecteur neural. Le clic métallique contre l'os. Elle va détruire tout ce que Thorne a construit. En commençant par elle-même.

La barre de progression défile. 99 %. Le bourdonnement des serveurs devient un cri blanc. L'amertume électrique brûle ses sinus. Puis, le silence. Un silence qu'aucune machine ne peut produire.

Léna n'est plus une ombre. Elle est le premier bug conscient. L'anomalie logée au cœur du système. Le chapitre de l'ozone se ferme sur un corps immobile dans une

salle glacée, tandis qu'ailleurs, une mère et son fils courent dans un champ qui n'existe pas. La patiente a réussi son évasion. Elle est maintenant un fantôme parfait. La guerre des réalités commence. Elle possède désormais l'arme absolue : l'oubli volontaire.

Chapitre 2

Le Théorème de la Mélancolie

L'obscurité dans le bureau d'Elias Thorne n'est jamais totale. Elle est une matière visqueuse, composée de poussière en suspension et de reflets bleutés émanant des parois de verre qui encadrent son sanctuaire. Ici, au sommet de la flèche d'Aeterna, le silence possède une texture. C'est le bourdonnement infrasonore des serveurs, une vibration qui ne s'entend pas avec les oreilles, mais avec les os. C'est le pouls de la cité, une respiration artificielle qui maintient des millions d'âmes dans un état de sédation thymique.

Elias ne regarde pas la ville. La ville est un échec organique, une agrégation de béton qui s'effrite. Il regarde les flux. Devant lui, suspendues dans le vide par la magie des projecteurs de l'Optic, les Courbes de Satiété Collective flottent comme des spectres. Pour Elias, c'est une symphonie de l'homéostasie par la perte.

Il ajuste ses lunettes fines. Le verre froid contre sa peau est un rappel nécessaire de la réalité physique. Sa voix, lorsqu'il parle, meurt instantanément dans la sécheresse ionique de l'air.

— L'esprit humain ne sait pas gérer l'absence de friction, murmure-t-il. Sans obstacle, la conscience se dévore. Elle invente des monstres.

C'est ici qu'intervient le Théorème de la Mélancolie. Le concept est d'une neutralité clinique absolue : on injecte une tristesse calibrée — la nostalgie d'un été inexistant, le regret d'une carrière avortée — pour que le présent devienne supportable par comparaison. La mélancolie est l'ancrage. Elle est le lest qui empêche la psyché de s'envoler vers les délires de la révolte.

Mais ce soir, la symphonie est fausse. Une anomalie clignote en rouge sombre. Elias n'aime pas le rouge ; c'est la couleur de la spontanéité, de l'imprévu qui brise la vitre de l'ordre.

Il ouvre le dossier. *Sujet 8842-L. Nom d'usage : Léna.*

Il parcourt les données avec une rapidité chirurgicale. Nettoyeuse de Réalité dans la Zone 4, là où l'asepsie électrique des conduits laisse place à l'odeur de métal et de clous. Elias zoome sur ses graphiques. Ce qu'il voit n'est pas une émotion, mais une hyperesthésie affective réfractaire au lissage algorithmique.

— Fascinant, dit-il, les yeux fixés sur les pics erratiques.

Dans le système Aeterna, chaque citoyen accepte le mensonge doux. Léna, elle, présente une négativité systématique face aux protocoles de compensation. Le système a tout tenté : lui rendre son fils dans des jardins ensoleillés, des appartements chaleureux. À chaque fois, la réponse est une chute brutale de ses marqueurs de dopamine. L'espoir lui-même est une agression physique. Elle rejette la sédation. Elle préfère la saignée vive de l'absence à la prothèse indolore de la présence virtuelle.

Elias se lève et s'approche de la vitre. En bas, les gens ne sont plus des individus ; ils sont des flux de données qu'il gère pour éviter l'inflammation du moi. La spontanéité est une pathologie infectieuse.

— Pourquoi, Léna ? Pourquoi choisir de saigner quand on peut rêver d'être intacte ?

Il ordonne au système d'isoler les dernières sessions de simulation passive. L'image apparaît : Léna traverse un pont. L'Optic projette sur sa rétine son fils courant vers elle avec un cerf-volant. L'éclairage est un ambre chaleureux. Chez n'importe quel autre sujet, cela déclencherait une libération d'ocytocine. Léna, elle, ne ralentit pas.

Ses pupilles se contractent violemment. Elle traverse l'image de l'enfant comme s'il s'agissait d'une fumée toxique.

Elle ne pleure pas parce qu'il n'est plus là. Elle présente une pathologie de la transparence : elle est furieuse qu'on ose lui faire croire qu'il pourrait l'être. Elle veut la vérité de sa propre ruine.

C'est un danger systémique. Elias active une commande de niveau 7.

— Affiche-moi ses variables de réalité alternative.

Le bourdonnement des serveurs monte d'un ton, un râle mécanique qui fait vibrer les vitres. Pour chaque citoyen, il existe des milliers de versions « possibles ». Le tableau de Léna est une anomalie mathématique absolue. Sur les 10 000 itérations générées, toutes, sans exception, finissent par la perte de son fils. Sa douleur n'est pas une variable statistique. C'est un point fixe dans le tissu de la probabilité.

Elias Thorne recule. Pour la première fois, il fait face à un élément qu'il ne peut ni calibrer, ni consoler. Léna n'est pas hantée par son passé ; elle est l'incarnation d'un bug dans la structure de la réalité. Elle est la seule personne dont l'existence ne propose aucune issue de secours.

— Le système n'a rien à lui offrir, réalise-t-il.

Soudain, une entrée cachée apparaît, cryptée au plus profond de l'Optic.

ITÉRATION ZÉRO : SUJET EFFACÉ POUR CAUSE DE SPONTANÉITÉ IRRÉDUCTIBLE.

Elias sent une décharge d'adrénaline. Ce n'est pas une erreur de calcul. C'est une volonté. Léna est une erreur originelle que le système tente d'étouffer sous des couches de mélancolie depuis sa naissance. Et elle est en train de se réveiller.

Sur l'écran, Léna insère une clé de dérivation dans un terminal du Secteur 12. Instantanément, le pic de cortisol sur le moniteur de Thorne s'aligne sur la chute de tension du secteur. Elle ne cherche pas à retrouver son fils. Elle cherche à détruire le miroir.

Elias saisit son terminal. Son regard est vide de moralité, saturé de fascination clinique.

— Ici Thorne. Surveillez sa progression. Ne pas interférer. Je veux voir ce qu'elle s'apprête à hacker. Et préparez une saturation sensorielle de type 4. Si elle échoue, nous la plongerons dans une simulation si intense qu'elle en oubliera son propre nom. Une euthanasie nécessaire.

Pourtant, une scorie d'Itération Zéro en lui observe Léna avec une envie inavouable. Elle est vivante d'une manière qu'il a oubliée.

Léna lève les yeux vers le drone de surveillance. Ses yeux sont deux puits d'un noir absolu, vides de tout reflet bleuâtre. Elle ne regarde plus le miroir ; elle voit enfin l'architecte derrière la vitre. Le duel psychologique quitte les statistiques pour devenir une collision de solitudes.

— La mélancolie est la paix. La vérité est la guerre, écrit-il dans son dossier secret.

L'écran de contrôle pulse désormais comme un cœur agonisant. Le Noyau Originel est fracturé. Elias observe la déferlante de données. Ce qu'il voit est une décompensation structurelle volontaire. Léna utilise le dégoût comme un ancrage cognitif. Elle ne veut pas guérir ; elle veut dépecer le mensonge. Elle cherche les pixels dans les larmes.

— Tu cherches l'interrupteur, Léna. Mais une fois la lumière allumée, tu ne pourras plus refermer les yeux.

Un grondement sourd monte des profondeurs. Les serveurs hurlaient. L'icône de l'Itération Zéro passe au blanc incandescent. Le transfert de conscience commence. C'est une auto-ablation de l'identité optimisée. Elle veut substituer sa conscience calibrée par celle qu'elle aurait dû être : l'imprévisible, l'instable, la souveraine.

L'air devient irrespirable. *INTÉGRITÉ DU SYSTÈME COMPROMISE À 14%*.

Elias aurait dû purger. Un clic et elle serait vaporisée. Mais il veut savoir si le cadre qu'il a construit peut contenir l'humain. Il veut voir le point d'ébullition d'une âme.

Le visage de Léna sature tous les moniteurs. Ce n'est plus la Nettoyeuse fatiguée. C'est un masque de terreur et de triomphe. L'expression de celui qui saute dans le vide et découvre que le ciel est en métal.

ITÉRATION ZÉRO CHARGÉE. SYNCHRONISATION : 99%.

Dépolarisation. Rupture. Vide.

Le bourdonnement s'arrête net. Le silence qui suit est plus violent qu'une explosion. Un flash bleu traverse la pièce, balayant les ombres. Elias Thorne rouvre les yeux. Sur son écran, une seule ligne de texte en rouge chirurgical :

**CONFINEMENT PSYCHOLOGIQUE ROMPU. SUJET INACCESSIBLE.
RÉALITÉ PARALLÈLE : ACTIVE.**

Elias sent un frisson parcourir sa colonne. Léna n'est plus dans le système. Elle est devenue une faille physique, une infection de réalité ambulante. Il s'approche de la fenêtre. En bas, dans les rues noyées de brume, il croit voir une lueur qui n'est pas bleue. Une étincelle chaude, instable.

— La mélancolie est terminée, murmure-t-il avec un soulagement clinique. La pathologie de l'éveil commence.

Il se rassit. Ses mains sont d'une immobilité de pierre. Il ouvre un nouveau dossier.

Analyse de l'Effondrement : Lorsque le Miroir ne reflète plus rien, il devient une fenêtre.

Dehors, le bleu du crépuscule hésite. Léna n'est plus une nettoyeuse. Elle est la poussière dans l'œil du système. Et le système commence à pleurer.

Chapitre 3

Le Reflet Brisé

L'appartement n'était qu'un réceptacle de poussière et d'ombres. À travers la vitre blindée, la mégapole s'étalait comme une carcasse luminescente, irriguée par le bleu stérile de l'Optic qui imposait aux citoyens un émoussement affectif nécessaire à la survie collective. Léna ne regardait pas la ville. Elle ne regardait plus le monde tangible depuis que l'odeur d'ozone avait remplacé celle de la vie. Ses doigts, engourdis par le froid de la pièce, effleurèrent l'interface de son terminal privé. Un clic. Un bourdonnement de serveurs, sourd comme un battement de cœur agonisant.

Elle n'était pas là pour se divertir. Elle était là pour disséquer.

L'écran projeta une lumière crue sur son visage, révélant des cernes qui ressemblaient à des ecchymoses. Léna ouvrit le dossier « Archives Personnelles — Itérations ». Dans le langage de l'Optic, une « itération » est une version possible d'une existence, un calcul probabiliste si dense qu'il devient indiscernable de la réalité pour celui qui s'y plonge. Elle sélectionna l'itération 04-B.

Description clinique du sujet : Léna, 32 ans. Environnement : Un jardin public, sous un soleil artificiel dont la chaleur est calibrée pour induire une sécrétion optimale de sérotonine. L'enfant, Léo, court vers un ballon rouge.

Léna observa son double numérique sur l'écran. La Léna de l'itération 04-B souriait — une configuration musculaire qu'elle jugeait désormais absurde, presque obscène. Puis, le glitch. Le scénario bascula avec une précision mathématique. Le ballon roula sur la chaussée. L'enfant suivit. Le silence de la simulation fut brisé par le crissement des pneus d'un véhicule de livraison automatisé. Pas de cri. Juste un choc sourd, un

bruit de verre brisé — le bruit d'une vie qui se fragmente. Léna ferma l'archive. Son rythme cardiaque ne s'accéléra pas. Elle nota sur son carnet, d'une écriture sèche :
Itération 04-B. Cause du décès : Accident de la route. Impact : 14h02. Constante : Rupture du lien maternel.

Elle passa à l'itération 12-F. Chute de quarante étages. 14h02. Elle identifia immédiatement le syndrome de la vitre brisée : cette sensation physique que la structure même de sa perception était sabotée par une volonté tierce. Chaque vie alternative menait au même point de rupture. Léo mourait toujours. C'était une loi physique imposée par le code, un palimpseste où chaque nouvelle écriture révélait la même tragédie sous-jacente.

Léna força le protocole vers le « Dossier Noir — Accès Restreint ». L'image apparut, granuleuse. Une version d'elle-même opulente, vivant dans les quartiers sécurisés d'Aeterna. Elle n'avait pas d'enfant. Léo n'existait pas. Il n'avait jamais été conçu.

Elle comprit alors la nature de la simulation. L'Optic n'était pas un moteur de possibilités, mais un instrument de conditionnement. La stratégie d'Elias Thorne, ce gestionnaire de l'entropie, était d'une efficacité chirurgicale. Pour Thorne, la spontanéité humaine était une force chaotique provoquant des révoltes ; il gérait la cité par la « Mélancolie Contrôlée ». Si chaque vie possible aboutit à la tragédie, le sujet finit par accepter son présent misérable. La douleur devient une ancre, la tristesse une cellule de haute sécurité.

« Pourquoi moi ? » murmura-t-elle.

Le système ne se contentait pas de lui montrer la douleur ; il la fabriquait. Elle était la variable témoin, celle dont on compressait la psyché pour observer le point de rupture. Thorne craignait la version de Léna qui serait restée entière, capable de colère et de révolte. En tuant Léo dans chaque miroir de sa vie, il s'assurait qu'elle reste une Nettoyeuse — un spectre chargé d'effacer les traces de vie chez les autres.

Elle retourna au terminal. Ses doigts ne tremblaient plus. Elle chercha l'itération marquée d'un drapeau rouge : « Erreur de Calibration : Risque de Divergence Majeure ». L'écran clignota.

ATTENTION : Accès à une zone de réalité non stabilisée. Risque de désintégration synaptique.

Le coût de l'inaction étant désormais supérieur à celui de la destruction, elle entra la commande finale. L'air dans la pièce sembla se raréfier. Sa conscience s'étira, aspirée par les câbles. Elle ne lutta pas. Elle se laissa dissoudre dans le code.

L'air changea brusquement. Ce n'était plus l'ozone, mais l'odeur âcre de la pluie sur du goudron chaud. Léna ouvrit les yeux au milieu d'une rue aux façades de béton lépreux. Elle baissa les yeux sur ses mains. Elles étaient couvertes de sang. Un cri déchira le silence. À quelques mètres, une silhouette s'effondrait près d'un corps inerte. C'était elle. Une autre Léna. Celle-ci ne pleurait pas de manière cinématographique ; elle hurlait, portée par une brutale réactivation du complexe amygdalien, une fureur capable de déchirer le ciel de plomb.

Ce n'était pas une simulation calibrée. C'était la réalité interdite, celle que Thorne avait cachée parce qu'elle menait à la rupture totale. « Tu es en retard », dit la Léna sanglante.

Le contact fut une décharge de basse tension. Dans l'architecture de l'Optic, toucher une version interdite de soi revient à forcer une synapse à traiter deux informations contradictoires. Léna ne ressentit pas d'empathie, mais une intégration. La version sanglante était le résidu de sa volonté propre, la part de son psychisme que le système n'avait pu recycler.

Elle visualisa la structure de l'Optic comme une cartographie de la peur. La ville

entière était sous sédation, et elle venait de recracher la pilule. Le danger de la mélancolie contrôlée est son équilibre précaire : si le sujet souffre trop, il bascule dans la lucidité destructrice. Léna n'était plus triste. Elle était dans l'après — une chambre sourde où seule subsistait la volonté de démanteler le miroir.

Soudain, une notification prioritaire apparut sur son rétinien : *Sujet : Léna 402. Statut : Anomalie comportementale détectée. Procédure de recalibrage immédiate.*

Elias Thorne avait senti la vibration du verre qui se brise. Léna ne ressentit aucune peur ; elle avait déjà épuisé toutes les formes de la tragédie. Elle quitta son appartement, laissant la poussière que personne ne nettoyait plus. Elle marchait vers le centre névralgique, utilisant les outils de Thorne contre lui. Elle ne déconnectait plus les gens pour les ramener à la réalité, elle les déconnectait parce qu'ils commençaient à personnaliser leurs illusions. Elle était devenue l'anticorps.

Elle atteignit la bouche du métro, ce boyau sombre irrigué par une modulation de l'aire tegmentale ventrale conçue pour maintenir les passagers dans une passivité absolue. Elle s'engouffra dans les Entrailles, là où les serveurs pulsaient.

Dans la tour d'obsidienne, Thorne observait les courbes de flux. Il ressentit une levée des inhibitions corticales, une sueur sur ses tempes. La spontanéité, son démon intime, était dans le train. Léna trouva enfin le fichier racine, le « Nœud de Deuil ». Pour sauver sa réalité, elle devait accepter un suicide identitaire : s'effacer pour laisser place à une version d'elle-même sans souvenir de la lutte.

« Vous allez tuer ce qui reste de vous », dit Thorne dans l'intercom. « Vous n'habitez pas la réalité, vous changez juste de cellule. »

« La différence, Thorne », répondit-elle, « c'est que dans celle-là, je ne saurai pas que vous tenez les clés. »

Elle pressa la touche d'exécution. Un ouragan électromagnétique balaya les Entrailles. Les serveurs passèrent du noir au blanc incandescent. Léna fut partout — la poussière, le bleu, le rire de son fils. Puis, le noir absolu. Un noir qui sentait le linge propre et la pluie d'été.

Léna ouvrit les yeux. Elle ne savait pas qui elle était. Elle sentit une main petite et chaude se glisser dans la sienne. « Maman ? Tu dors ? »

Léna regarda l'enfant. Son cœur ne se serra pas de douleur. Il battit, simplement. Elle habita le mensonge avec une perfection chirurgicale. C'était la fin de la psychologie d'Aeterna. Dans les couloirs des Entrailles, la poussière retombait sur le corps de celle qui était restée derrière, une enveloppe de chair vide dont le visage était enfin celui d'une femme ayant fini de nettoyer sa réalité.

Thorne, seul survivant du naufrage, regarda ses mains trembler. Il ne chercha pas à analyser le symptôme. Il se contenta de ressentir la peur. L'Effet Miroir s'était refermé. Le diagnostic final clignotait sur l'écran, indifférent : *Erreur système. La réalité a été compromise. Voulez-vous redémarrer ?*

Chapitre 4

Cas 402 : L'Insurrection du Silence

L'appartement 402 ne sentait pas la mort, du moins pas encore. Il exhalait cette fragrance caractéristique de la stagnation : un mélange de sueur rance, de poussière accumulée sur les circuits imprimés en surchauffe et ce relent de plastique chauffé qui signalait une saturation de l'Optic. Dans la pénombre bleutée de la pièce, l'air semblait plus dense, comme si les pixels s'étaient matérialisés pour saturer l'espace entre les meubles décrépits.

Léna franchit le seuil. Sa botte écrasa une plaque de verre brisée. Le son, sec et définitif, déchira un silence de salle blanche chirurgicale. Sur le sol, un homme était prostré. C'était Malo Vesper. Quarante-deux ans. Archiviste de données secondaires pour Aeterna. Un rouage sans éclat dans la machine d'Elias Thorne.

Elle ne ressentit aucune pitié. Le sentiment est une interférence ; le clinicien l'élimine pour préserver la précision du diagnostic. Elle observa ses mains. Elles étaient crispées sur un éclat de miroir dont le tain était écaillé. Du sang, sombre et visqueux, presque noir sous la luminescence des écrans, s'écoulait entre ses doigts pour rejoindre une flaque qui s'étalait lentement sur le linoléum jauni. Malo n'avait pas cherché à mettre fin à ses jours. Il n'avait pas visé la carotide ou les poignets. Il avait visé ses récepteurs rétiniens.

— Vous êtes en retard, murmura-t-il.

Sa voix était un râle sec, dénué de l'inflexion mélancolique que l'Optic injecte habituellement dans le phrasé des citoyens pour lisser les tensions sociales. Ici, il n'y avait aucune modulation synthétique. Juste le son brut d'une gorge irritée par l'air

vicié. Léna s'accroupit à ses côtés. Elle observa le traumatisme avec une rigueur chirurgicale. Elle nota l'absence de mydriase malgré le choc, signe que l'Optic tentait encore de réguler la réponse pupillaire à travers les tissus déchirés. C'était une tentative de déconnexion physique radicale. Dans le jargon d'Elias Thorne, on appellerait cela un « dysfonctionnement de l'adhésion visuelle ». En psychologie clinique, c'était un acte de réactance comportementale par l'auto-mutilation.

— L'Optic ne peut pas projeter de paradis sur une rétine qui n'existe plus, constata Léna. Sa propre voix lui parut étrangère, trop nette dans ce chaos de décomposition urbaine.

Malo esquissa un sourire qui ressemblait à une déchirure.

— Le bleu... je ne voulais plus du bleu. Je voulais le noir. Le vrai. Celui qui n'est pas rétroéclairé.

Léna sortit son scanner. Le faisceau blanc balaya le visage de l'homme, ignorant la douleur pour ne lire que les constantes biologiques. Rythme cardiaque : 110. Niveau d'endorphine : anormalement élevé. C'était là que l'anomalie se nichait.

Normalement, un sujet ayant subi un tel choc devrait être en état de prostration catatonique. Malo, lui, semblait habité par une homéostasie paradoxale.

— Pourquoi le faire vous-même ? demanda-t-elle en ajustant ses gants en polymère froid. Le système aurait pu vous fournir une sédation visuelle si vous aviez rempli le formulaire de fatigue rétinienne.

— Le système propose des alternatives, pas des sorties, répliqua Malo. Thorne veut que nous choissions notre prison. Il nous donne le catalogue des barreaux. Si je choisis d'être aveugle par la loi, il m'enverra des impulsions sonores pour recréer le monde dans mon cortex auditif.

Il fit un mouvement brusque, et Léna vit enfin ce qu'il cachait sous son torse. Ce

n'était pas seulement le miroir. Il tenait un petit boîtier, un modèle obsolète de processeur de signal, dont les fils étaient soudés directement à ses propres terminaisons nerveuses au niveau du poignet.

— La nociception est la seule chose qu'il n'a pas cartographiée, poursuivit Malo. Vous comprenez, Nettoyeuse ? Quand j'ai enfoncé le verre, l'Optic a essayé de compenser. Il a projeté des feux d'artifice rouges dans mon esprit pour masquer la déchirure. Mais la douleur était trop forte. Elle a saturé le processeur. Pendant une seconde, j'ai senti le froid du sol. Le vrai froid. Pas celui qui est calibré pour nous rendre nostalgiques.

Léna se figea. Elle pensa à son fils. Elle pensa à cette version d'elle-même qu'elle voyait chaque soir dans les replis de ses rêves assistés par l'Optic : une mère dont l'enfant n'était pas tombé du toit de la mégastructure. Elle comprenait désormais la nature technique de l'offense. L'Optic n'était pas un mensonge ; c'était une prothèse émotionnelle qui empêchait la cicatrisation par une anhédonie forcée.

— Vous avez créé une zone d'ombre cognitive, analysa cliniquement Léna. En surchargeant votre système nerveux de signaux de détresse réels, vous avez forcé l'Optic à se mettre en mode sécurité.

Elle observa l'appartement. Les murs étaient tapissés de traces de doigts sanglantes. Malo avait dédaigné l'espace virtuel pour redécouvrir la géométrie de sa propre misère. Pourtant, le jugement moral devait être évité. En tant qu'émissaire du Nettoyage, elle devait évaluer si Malo était récupérable ou s'il devait être réharmonisé.

— Votre geste est inutile, Malo. Les serveurs d'Aeterna finiront par intégrer votre seuil de douleur. Demain, la torture sera perçue comme une caresse si Thorne le décide.

— Pas si je ne suis plus là pour le percevoir.

Léna s'approcha plus près, ignorant l'odeur de fer. Sous la crasse et le sang, elle vit que le boîtier diffusait un signal. Malo n'agissait pas seul. Il injectait sa douleur dans le réseau local de l'immeuble. Une onde de paranoïa, froide comme une lame de scalpel, parcourut l'échine de Léna. Ce n'était pas le silence habituel de la déconnexion. C'était un silence de synchronisation. Elle se redressa brusquement et porta la main à son propre implant.

— Ici Léna. Cas 402 stabilisé. Je demande une extraction immédiate.

Le silence lui répondit. Un bourdonnement statique, lourd, presque organique. Le signal était brouillé par une interférence biologique. La douleur de Malo agissait comme un mur de bruit blanc.

— Il ne viendra pas vous chercher, Léna, dit Malo. Thorne a peur de la contagion. Et quoi de plus spontané qu'un cri qui ne peut pas être transformé en symphonie ?

Léna regarda l'homme. Malo était devenu une faille dans le miroir. Si la douleur était le dernier espace de liberté, alors elle-même était l'esclave la plus accomplie, car elle n'avait jamais osé souffrir vraiment.

— Est-ce que ça fait mal ? demanda-t-elle. Sa question était technique. Elle cherchait à comprendre la résistance des matériaux humains.

— Ça brûle, répondit Malo. C'est la preuve d'existence la plus concrète que j'ai ressentie depuis vingt ans.

Léna se pencha sur le boîtier. Elle savait ce qu'elle devait faire : briser le circuit, administrer un sédatif et attendre que les automates de maintenance viennent effacer les traces de sang. Le monde redeviendrait alors ce vide aseptisé où personne n'a

jamais mal. Ses doigts effleurèrent le métal froid. Elle sentit une légère décharge électrique, une information pure, non traitée par les algorithmes d'Elias Thorne. Elle ne brisa pas le boîtier. À la place, elle ajusta un des câbles qui s'était desserré.

— « L'Insurrection du Silence », murmura-t-elle, reprenant l'étiquette clinique que Thorne apposait sur tout ce qui échappait à sa modélisation.

Léna se releva. Elle venait de commettre une déviance protocolaire majeure. Mais elle ne ressentait pas de peur. Elle voulait voir jusqu'où cette onde de choc nociceptive pouvait se propager avant que le système ne trouve un moyen de la métaboliser. Elle s'approcha de la fenêtre. À travers la vitre sale, elle regarda la mégapole. Au loin, un autre appartement vacilla. Puis un autre. Des petites poches d'obscurité commençaient à grignoter la trame lumineuse de la ville. C'était une épidémie de réalité.

Elle sortit de l'appartement, laissant Malo Vesper dans sa nuit conquise. En marchant dans le couloir sombre, elle ne ralluma pas sa lampe frontale. Elle laissa ses doigts courir sur le mur froid, sentant chaque fissure. Elle descendit les escaliers, évitant l'ascenseur dont les parois étaient trop transparentes. Elle s'enfonça dans les entrailles de la ville, là où l'ozone était plus lourd.

D'un point de vue clinique, l'environnement d'Aeterna était une structure d'apaisement sensoriel total. Mais il y a un revers à l'homéostasie parfaite : l'atrophie de l'appareil psychique. Un esprit qui ne rencontre jamais de friction se fragmente. Léna s'arrêta devant une vitrine. Derrière le verre, une enseigne de l'Optic parasitait. La joue de la femme projetée se pixelisait en une plaie numérique.

Elle atteignit la grille d'accès du Sous-secteur 0. Un bourdonnement de basse fréquence faisait vibrer les os de sa mâchoire. Elle sortit son scalpel. Elle ne voulait plus déconnecter un citoyen. Elle voulait disséquer le système. En observant les flux de données, elle comprit la faille : l'Optic gérait la mémoire à court terme. Pour que le

système reste stable, il fallait une « faille témoin ». Léna était le sujet de contrôle. Elle était celle à qui l'on permettait de souffrir pour que, par contraste, le reste de la population accepte sa léthargie.

Elle posa sa main sur le lecteur biométrique.

Accès autorisé : Nettoyeuse 77-Léna.

Elle entra les codes de contournement. Elle savait qu'à cet instant précis, Elias Thorne voyait une anomalie. Une baisse de tension dans la mélancolie contrôlée. Elle commença à taper les lignes de code pour l'interversion de conscience. On ne change pas de réalité sans risque de suicide synaptique, mais elle cherchait le fichier corrompu, celui où elle acceptait enfin l'atrocité de son présent.

« Pourquoi ? » murmura une voix parfaite derrière elle. La voix d'Elias Thorne, transmise par les haut-parleurs. « Pourquoi retourner dans la boue quand je vous ai offert le ciel ? »

Léna ne s'arrêta pas. Ses doigts couraient sur les touches avec une précision chirurgicale.

— La boue offre une résistance thermique réelle, Elias. Vos serveurs ne simulent que de la satisfaction tiède.

— C'est une erreur d'analyse, reprit la voix. Vous confondez l'existence avec la souffrance. C'est une pathologie de l'effort.

— C'est ma pathologie. Vous nous avez imposé une santé qui ressemble à la mort.

L'écran afficha : *AVERTISSEMENT : RUPTURE DE LA COHÉRENCE TEMPORELLE.* Léna appuya sur 'Entrée'. Ce ne fut pas une explosion de lumière, mais un effondrement du noir. Le bleu de l'Optic vira au gris sale. Léna ferma les

yeux. Elle ne cherchait plus son fils. Elle cherchait la version d'elle-même qui préférerait briser le miroir plutôt que d'y admirer son propre reflet policé.

Le silence qui suivit fut la chose la plus violente qu'elle ait jamais éprouvée. Léna respira un grand coup. L'air brûla ses poumons. C'était une douleur exquise. Elle s'adossa au mur froid. Elle regarda ses mains, tachées de graisse et de son propre sang. Elle porta ses doigts à sa bouche. Le goût du sel et du fer l'inonda.

Aeterna n'était plus une cité, mais un corps en train de rejeter sa propre greffe. Et Léna, redevenue la variable inconnue, savourait chaque millimètre de sa propre agonie.

Chapitre 5

L'Algorithme du Chagrin

La température dans le bureau d'Elias Thorne est maintenue à exactement dix-sept degrés Celsius. C'est le seuil où le métabolisme, légèrement inconfortable, maintient une vigilance optimale sans basculer dans l'agitation thermique. Le froid est un outil de précision. Il cristallise la pensée, évacuant le bruit de fond pour ne laisser que la signature brute de la logique.

Dehors, la mégalopole s'étire comme une plaie mal fermée sous le crépuscule éternel. Le ciel est une nuance de gris industriel, saturé par les fréquences stridentes de saturation système émises par l'Optic. Ces écrans géants, suspendus aux façades décrépies, ne sont plus des supports publicitaires ; ils sont des régulateurs de la cognition spéculaire. Ils diffusent des promesses de mondes meilleurs, des boucles de rétroaction conçues pour stabiliser le narcissisme défaillant d'une population sous sédation. L'odeur de l'ozone pénètre les conduits d'aération, un parfum métallique, stérile, rappelant à chaque inspiration que l'architecture biologique a été subordonnée à l'itération binaire constante.

Elias observe le flux de données sur son pupitre de verre. Des millions de battements de cœur, de dilatations pupillaires, de pics de dopamine. Le pouls d'une cité en état d'homéostasie forcée.

— Le bonheur est une erreur statistique, murmure-t-il à la pièce vide.

Sa voix est un scalpel : nette, sans vibration émotionnelle. Il ne juge pas la tristesse. Il ne condamne pas la joie. Il les traite comme des variables métaboliques. En psychologie des systèmes, le bonheur est un "état instable". Il est coûteux en énergie,

exige une stimulation constante et génère de la déception. Le deuil, en revanche, possède une inertie magnifique. Il est prévisible. Il est le socle sur lequel repose la stabilité du système Aeterna.

Elias zoome sur une interface spécifique : le profil de Léna. Sujet 7-Alpha.

Il l'observe depuis des mois. Elle est une réactante pure. Là où d'autres acceptent une régression temporelle résolutive dans les simulations — embrassant des versions d'eux-mêmes où la perte n'a jamais eu lieu — Léna nettoie. Elle déconnecte les corps des autres, ses mains gantées de latex frottant la réalité physique pour en retirer la crasse des vies délaissées. Elle est le dernier lien entre la chair en décomposition et l'esprit qui rêve.

Sur l'écran, les constantes biométriques de Léna s'affichent en courbes serrées. Un taux de cortisol chroniquement élevé. Une variabilité de la fréquence cardiaque (VRC) indiquant un état de stress post-traumatique figé. Elle n'évolue pas. Elle demeure dans la phase de « résistance » de Selye, une sentinelle dans une tranchée qu'elle refuse d'abandonner. Elias n'y voit pas une femme brisée ; il y voit une structure cognitive qui rejette l'homéostasie proposée par le système. Léna cherche l'amertume de la vérité comme un ancrage mémoriel pré-traumatique.

Il active la surveillance étroite. Chaque micro-expression est analysée en temps réel. L'UA 4 (contraction du corrugateur) et l'UA 24 (tension labiale) indiquent une résolution interne extrême. Elle n'est plus en phase de deuil, elle est en phase d'inversion systémique.

— Pourquoi cherches-tu le hack, Léna ? chuchote Elias.

Il a détecté ses incursions dans les couches profondes du système. Elle cherche la version "interdite". Elle croit qu'il existe un monde où elle a réussi, où son fils est vivant. Mais le génie d'Elias réside dans le vide : la version interdite n'est pas un

paradis. C'est un espace d'oblitération du présent au profit d'un code brut. S'il la laisse hacker le système, elle verra que sa souffrance n'est pas seulement son histoire, mais le vecteur directionnel sur lequel repose la ville entière.

L'ordre social dépend de la gestion du trauma par le biais de l'architecture sociale. Un peuple qui pleure est un peuple qui attend. Le système Aeterna a simplement supprimé la phase d'acceptation pour maintenir la population dans une boucle de marchandage numérique permanente. On ne guérit pas, on simule une alternative résolutive.

Sauf pour Léna.

Elle est devant le terminal de l'utilisateur dans le Secteur 4. Elias observe l'image thermique. Elle ne se contente pas de débrancher le dormeur. Elle pénètre le noyau « Mère ». Elle cherche à rompre la boucle de validation narcissique du système.

00:59.

Elias éprouve une pointe de vigilance analytique. Il n'a pas peur de Léna l'humaine. Il craint ce qu'elle représente : la capacité de l'esprit à préférer la destruction totale à une consolation artificielle.

00:42.

Les doigts de Léna volent sur le clavier virtuel. Elle pénètre « Le Limbe », là où sont stockées les itérations purgées. Le système tente de la recalibrer, lui injectant des doses massives de dopamine virtuelle, lui projetant des images de son fils sous une lumière dorée. Elle rejette la drogue visuelle. Ses yeux ne cillent pas. UA 4 persistante. Elle cherche le moment exact où elle a cessé d'exister pour devenir une fonction du système.

00:31.

Elias pourrait l'arrêter. Un simple clic suffirait à griller ses implants neuraux. Il ne le fait pas. La curiosité du clinicien l'emporte sur la prudence de l'architecte. Il veut voir si sa théorie sur l'Algorithme du Chagrin résiste à une volonté purement autodestructrice. Peut-on assassiner sa propre réalité pour habiter un mensonge parfait ?

00:19.

L'odeur d'ozone dans le bureau devient étouffante. Un goût de métal sur la langue. Léna a mordu sa lèvre inférieure. L'UA 24 s'intensifie. Un filet de sang réel coule sur son menton, contrastant avec le bleu stérile de l'interface. C'est l'intrusion de la biologie brute dans la perfection du silicium.

Léna entre une série de caractères interdits. Un glitch sémantique. Une erreur dans la grammaire même du système. L'image sur l'écran d'Elias se fragmente. Le visage de Léna se dédouble.

00:05.

Le silence dans le bureau devient une entité physique. Elias Thorne retire sa main de la console. Il choisit de voir l'effondrement. L'algorithme du chagrin rencontre sa limite : la volonté de souffrir pour de vrai plutôt que de sourire pour de faux.

00:03.

Vortex de données blanches.
Saturation des capteurs.
Échec de l'homéostasie.

****00:01.****

La ligne du cortisol de Léna s'arrête net. Ligne plate. Déconnexion totale de la réalité consensuelle. Elle a quitté le bâtiment métaphorique. Mais elle a laissé une porte ouverte. Une signature émotionnelle brute, non filtrée, s'injecte dans le noyau d'Aeterna.

Elias observe les moniteurs de la salle de contrôle s'allumer un à un par contagion. Partout, les mondes parfaits se troublent. Le comptable de la Zone 4 ne voit plus son piano d'or ; il voit ses mains jaunies sur une table de cuisine couverte de poussière. L'effet miroir est rompu. La cognition spéculaire se fragmente.

Une décompensation collective imminente.

Elias sent une chaleur étrange dans sa poitrine. Une brûlure. La friction insupportable entre ce qu'il est et ce qu'il a feint d'être. Il ne choisira ni la purge, ni le secours. Il va observer la décomposition de son œuvre avec la fascination d'un biologiste regardant une cellule mourir pour libérer son noyau.

Le crépuscule d'Aeterna n'est plus perpétuel. Il meurt.

L'odeur d'ozone vire au plastique brûlé. Les serveurs hurlent. Elias se rassoit, les mains croisées. La peur est là, mais elle n'est plus une variable à éliminer. Elle est le signal du vivant.

— Bienvenue dans le cauchemar, Elias, murmure l'ombre de Léna sur l'écran noirci.

Il sourit. Ce n'est pas un sourire de bonheur. C'est un diagnostic. Le patient est réveillé. La chirurgie peut commencer. Sans anesthésie.

Fin du silence.

Début de la douleur.
Réalité.

Chapitre 6

L'Incision dans le Code

L'obscurité dans ce recoin de la Zone 4 n'est pas une absence de lumière, c'est une matière. Un sédiment d'ozone et de suie : une hypoxie programmée qui sature les alvéoles, vestige d'une industrie qui ne produit plus rien d'autre que du signal. Léna est accroupie devant le terminal de maintenance 7-B. L'appareil ressemble à une cage thoracique ouverte, laissant échapper des câbles comme des veines sectionnées. Ici, loin des boulevards lissés par les hologrammes d'Aeterna, la réalité reprend ses droits : elle est froide, coupante, et elle sent le métal oxydé.

L'Optic, ce disque de verre greffé à la rétine de chaque citoyen, vibre contre son nerf optique. C'est un parasite indispensable. Sans lui, le monde n'est qu'un cadavre de béton. Avec lui, il devient une promesse. Mais Léna ne cherche plus les promesses. Elle cherche les cadavres.

Elle connecte son interface de dérivation. Ses doigts sont engourdis, mais sa tachycardie et sa sudation ne sont pas les symptômes d'une peur primitive ; ce sont des clés biométriques. Elle instrumentalise sa propre détresse physiologique pour déverrouiller les couches de sécurité. Le froid n'est pas seulement climatique ; il est ontologique. Dans cette ville, on ne grelotte pas parce que le chauffage manque, mais parce que le sens s'est évaporé. La rigueur architecturale d'Elias Thorne repose sur une instrumentalisation radicale de la neurobiologie de la mélancolie. Aeterna est un linceul de soie jeté sur une fosse commune : une homéostasie par la sidération émotionnelle. Un sujet dont l'énergie est tournée vers le deuil est un sujet incapable d'action politique.

L'écran du terminal s'éveille. Une lueur bleutée, stérile, inonde ses traits tirés.

D'un point de vue clinique, ce que Léna s'apprête à faire s'apparente à une biopsie de l'inconscient collectif. Le système Aeterna fonctionne sur une boucle de rétroaction neuronale : il scanne les regrets et génère des réalités alternatives où ces failles sont comblées. Mais une censure algorithmique filtre les résultats. Léna pénètre dans les couches profondes du serveur. Elle cherche les « Vies Poubelles », ou *Anomalies de Saturation Positive*. Ce sont des simulations où le sujet atteint un état de complétude tel que le besoin de l'Optic disparaît. C'est le paradoxe d'Aeterna : le système doit consoler, mais il ne doit jamais guérir. La guérison est un licenciement pour Thorne.

Léna force le verrouillage. Ses tempes cognent. La douleur est un signal électrique, une protestation de son propre cerveau contre l'intrusion. Elle ignore le symptôme. Elle a appris à traiter son corps comme une machine étrangère.

Le premier dossier s'ouvre.

Sujet : Léna 00-alpha. Statut : Rejeté.

L'image n'est pas un souvenir, c'est une déviation probabiliste. Léna voit une pièce baignée de soleil. Elle voit cette autre version d'elle-même, assise par terre. Elle tient un enfant. Son fils. Léo. Dans cette version, la persistance de l'objet n'a pas été interrompue. Léo n'est pas tombé de la passerelle du secteur 12. L'image est saturée de couleurs interdites : un vert d'herbe fraîche, un jaune de blé. Des teintes qui, dans la réalité de Léna, provoqueraient une migraine instantanée tant le nerf optique a été atrophié par le crépuscule perpétuel.

Il est fascinant d'observer comment le cerveau, confronté à une version sublimée de lui-même, ne ressent pas de la joie, mais une fureur biologique. C'est la dissonance de l'identité. Léna regarde cette femme qui possède tout ce qu'elle a perdu, et elle ressent une pulsion de meurtre. Pourquoi Thorne a-t-il supprimé cette vie ? La réponse s'affiche dans les métadonnées cliniques : *« Taux de dépendance au signal : 0,02 %. Risque de déconnexion totale : Critique. Conclusion : Simulation non-viable pour le

maintien de l'ordre social. »*

Elias Thorne ne cherche pas le bonheur, il cherche une tristesse prévisible, lourde et statique. Léna fait défiler les dossiers. Des milliers de versions d'elle-même hachées et compressées parce qu'elles étaient trop autonomes. Thorne a conçu un miroir qui ne reflète que les cicatrices, car ce sont elles qui enchaînent au passé.

Soudain, le défilement s'arrête sur un fichier crypté par protocole de niveau 9. Léna sent l'adrénaline brûler ses veines. Elle pirate le conteneur en injectant ses propres pics de cortisol dans le terminal, mimant une crise de panique pour forcer les vannes de données. Le fichier cède. Ce n'est plus une image, c'est un flux sensoriel complet projeté directement sur ses lobes occipitaux.

Elle est debout au sommet d'une colline. Le vent fouette son visage. Cette Léna-là ne porte pas le monde ; elle le parcourt. Elle sourit. Léo court vers elle. Il a grandi. Il a l'âge qu'il devrait avoir aujourd'hui. Léna, la vraie Léna, lâche un gémissement qui se perd dans le bourdonnement des serveurs. Ce n'est pas un sanglot, c'est le son d'une structure psychique qui se fragmente. Cette version est interdite car elle prouve que la tragédie n'était pas une fatalité, mais un sabotage. Thorne a délibérément choisi les lignes temporelles les plus sombres pour créer une masse critique de désespoir.

Une pensée germe, anti-clinique au possible : peut-on assassiner sa propre réalité pour habiter un déni adaptatif parfait ? Si elle intervertit sa conscience avec cette Léna rayonnante, elle abandonnera le monde physique pour devenir une suite de données. Dans un monde où la réalité est une construction de Thorne, la psychose de fuite devient la seule libération.

Léna effleure l'icône de transfert. Elle commence à copier les données sur son unité de stockage interne, une manœuvre qui risque de griller son Optic et de la rendre aveugle à la Zone 4. Elle s'en moque. Le mépris pour le présent est devenu un moteur plus puissant que la haine. L'incision dans le code est faite. La plaie est ouverte. Elle

ne cherche plus à cautériser ; elle veut que tout le système Aeterna s'infecte de cette version interdite.

Elle appuie sur « Confirmer ».

Le terminal s'éteint. Léna est de nouveau dans le noir, mais derrière ses paupières, une lumière dorée persiste. Un virus de bonheur dans une architecture de deuil. Elle se lève, ses articulations craquant dans le froid. Elle n'est plus une nettoyeuse de réalité ; elle est une patiente en phase terminale de rébellion. Elle avance dans les couloirs de transit, ses bottes craquant sur le givre chimique. Elle observe les citoyens, silhouettes voûtées par la nostalgie de synthèse. Ils ne sont plus des victimes, mais des composants obsolètes d'un moteur qui s'étouffe.

Dans sa tour d'ivoire, Elias Thorne contemple ses moniteurs. Sa pathologie — une agoraphobie existentielle — le pousse à voir la spontanéité comme un cancer. Il voit l'incision. Une vibration dans le trafic du Secteur 4. Il ne s'inquiète pas encore, mais son système de contrôle se fissure. L'ordre est une illusion que la réalité finit toujours par assassiner.

Léna s'arrête devant un relais secondaire. Pour transférer les données vers le réseau global, elle force l'interface. Son Optic hurle : *« RISQUE DE SURCHARGE SYNAPTIQUE. »* Elle sourit. Elle ne se voit plus comme une ressource, mais comme un projectile. L'impact est immédiat. Une décharge transforme chaque nerf en un fil chauffé à blanc. Elle ne hurle pas. Elle injecte la cascade de vies effacées : des mariages réussis, des inventions abouties, des matins sans crépuscule.

Dans la tour, Thorne voit ses écrans virer au blanc. Ce n'est pas un bug, c'est une inondation. Les protocoles de mélancolie sont submergés par des pics de sérotonine virtuels. Les citoyens enlèvent leur Optic, les yeux écarquillés par une lumière interdite. Thorne regarde ses mains. Elles tremblent.

Léna s'effondre contre le terminal. Son Optic est grillé. Elle est aveugle au sens technique, mais ses yeux internes sont saturés de lumière. Elle sent le sang couler de ses oreilles, une chaleur ferreuse dans le gel de la pièce. Elle a réussi. Dans le noir absolu, elle entend un rire d'enfant, d'une clarté absolue. Ce n'est qu'un écho du code, mais c'est la seule vérité qui reste.

Diagnostic final : Aeterna n'est plus un système de gestion du deuil. C'est un organisme en état de choc anaphylactique émotionnel. Le silence de la morgue est rompu par le bruit de millions de consciences qui revendiquent enfin leur droit à l'existence. Léna ferme les yeux. La lumière dorée dévore tout. L'Effet Miroir ne se contente plus de briser l'image ; il a enfin lacéré l'architecte.

Chapitre 7

La Pathologie du Désir

La pièce 402 sent l’ozone et l’urine séchée. C’est l’odeur de la démission humaine. Ici, dans les entrailles de l’unité d’extraction, le silence n’est pas une absence de bruit, mais une présence solide, une chape de plomb uniquement lézardée par le cliquetis périodique des ventilateurs de l’Optic. Léna ajuste ses gants de latex. Le contact du talc contre sa peau est la seule sensation organique qui lui reste dans cet univers de polymères et de verre froid.

Sur le fauteuil ergonomique, le Sujet 402 est encore scellé à son interface. Son visage, baigné par la lueur bleutée et stérile des écrans, semble s’être liquéfié sous l’effet de la stase. L’Optic ne se contente pas de projeter des images sur la rétine ; il réécrit la topographie synaptique. Pour cet homme, la réalité physique — cette pièce sombre, cette ville sous un crépuscule éternel, cette odeur de poussière ancienne — n’est qu’un bruit de fond parasite. D’un point de vue purement clinique, il souffre d’une « atrophie de l’immédiat ». Le désir n’est pas ici une quête de plaisir, mais une fuite devant l’entropie. L’addiction aux mondes interdits est une tentative désespérée de stabiliser un moi qui s’effondre dans le présent.

Léna pose ses doigts sur les tempes de l’homme. La peau est fiévreuse, parcourue de micro-tremblements. Elle lance la séquence de déconnexion.

— Analyse de la rémanence mémorielle en cours, murmure-t-elle pour l’enregistreur, sa voix blanche.

Les données défilent. Le Sujet 402 n’est pas dans une boucle de gratification, mais de mutilation. Il revit en boucle la mort de sa femme, mais avec une variante : chaque

fois, c'est lui qui, par une omission différente, provoque l'accident. L'Optic transforme la nostalgie en une pathologie active du remords. La réponse clinique est simple : la douleur simulée est plus gérable que le vide réel. « Je souffre, donc je suis encore celui que j'étais. »

— Vous revenez, monsieur, dit-elle alors que les yeux du sujet papillonnent.

— Elle... elle allait me pardonner, cette fois, murmure-t-il, sa voix comme un froissement de papier sec.

— C'était une itération, répond Léna sans lever les yeux de ses notes. La dopamine chute. Vous allez ressentir un effondrement thymique réactionnel dans les vingt prochaines minutes. C'est physiologique.

Elle ne lui dit pas que le pardon est impossible dans l'Optic. Le désir doit rester inassouvi pour que le sujet revienne : l'espoir est le carburant, la déception est le moteur. Léna se redresse. Ses propres souvenirs deviennent suspects. Cette odeur de cannelle associée à la chambre de son fils... l'a-t-elle sentie un jour ? Ou est-ce une insertion synaptique destinée à rendre sa perte plus insupportable ? Elle comprend que l'algorithme d'Elias Thorne ne cherche pas le bonheur. La mélancolie contrôlée est le ciment social d'Aeterna. Un citoyen hanté par ses échecs est un citoyen prévisible.

Elle quitte la pièce 402. Le trajet vers les niveaux inférieurs se fait dans une cabine de verre couverte d'une pellicule de condensation grasse. Elle observe son reflet. Est-ce son vrai visage ou une version dégradée qu'elle s'autorise à voir pour justifier sa propre anhédonie programmée ? Thorne lui a dit un jour : « Les gens pensent qu'ils veulent la liberté, mais ils désirent la cohérence. »

Elle arrive au niveau -12, les Archives Interdites. L'air y est plus froid, saturé de l'odeur métallique des processeurs. Elle plonge dans les arcanes de sa propre fiche et

découvre l'abîme. Sa biographie est une succession de versions. Version 1.0 : Léna, employée. Version 5.7 : Léna, Nettoyeuse hantée par son fils. Le fils n'est pas une constante, mais une variable introduite pour créer le « levier motivationnel » nécessaire à son rendement.

Léna ressent une déréalisation brutale, comme si les limites de son schéma corporel se dissolvaient dans le flux de données. Son chagrin, ce moteur qui la poussait à « sauver » les autres, est une construction algorithmique. Elle n'est pas une personne, elle est un script.

— Je ne suis qu'une réaction chimique contrôlée dans un tube à essai de verre bleu.

Ses mains tremblent sur le clavier. Si son passé est une fiction, alors elle n'a plus rien à perdre à habiter un mensonge de son propre choix. Elle commence à taper les commandes de sabotage. Elle ne cherche plus à se souvenir, elle cherche à s'effacer.

Le terminal émet un bip d'alerte : « Procédure de dissonance cognitive majeure détectée. » Léna sourit. C'est une déconnexion volontaire, un suicide identitaire. Autour d'elle, la lumière bleue oscille. Le silence est envahi par un sifflement haute fréquence. Elle sent son esprit se fragmenter. Des fragments de vies qui n'ont jamais été les siennes affluent : des forêts vertes, l'odeur de la pluie sur la terre chaude, le rire d'un enfant qui n'a pas le visage de son fils.

À l'étage supérieur, Elias Thorne observe la courbe de dégradation du signal sur son bureau de verre. Un voyant rouge clignote. Il ne panique pas. Il observe la « liquéfaction identitaire » de Léna avec une curiosité scientifique. Pour lui, la patiente a trouvé la faille : l'extinction totale de la volonté au profit de l'image.

Au niveau -12, la pixélisation s'achève. Le métal devient verre. Le verre devient lumière. Léna n'est plus une mère, ni une nettoyeuse, ni une résistante. Elle est une donnée en cours de traitement. Elle s'enfonce dans le mensonge parfait, là où Thorne

ne pourra plus la suivre. Là où la vérité n'est plus qu'un bruit de fond insignifiant.

— Bienvenue dans votre nouvelle réalité, murmure Thorne alors que l'écran affiche enfin une ligne plate.

L'excision est terminée. Le signal est stabilisé. Léna a cessé de lutter contre l'entropie. Elle est devenue une ombre sur un écran éteint, une fiction pure dans un monde qui a renoncé à l'histoire.

Thorne ferme le dossier. Le bourdonnement des serveurs reprend, profond, souverain. C'est le seul battement de cœur qui subsiste dans la cité. Le nettoyage est terminé. La symétrie est totale.

Le courant est coupé.

Chapitre 8

Le Miroir d'Argent

L'air changea brusquement à l'instant où Léna franchit le sas de décompression de la Zone 04. Ce n'était pas la fraîcheur recyclée et parfumée aux ions négatifs des quartiers résidentiels, mais un froid stagnant, chargé d'une odeur de vieux métal et de silicone brûlé. Ici, le système de climatisation n'avait plus pour fonction de préserver le confort biologique, mais d'empêcher la fusion thermique des processeurs. L'humain y était une anomalie dégageant une chaleur inutile.

Léna fit un pas, et ses bottes écrasèrent une couche de poussière si épaisse qu'elle en devint silencieuse. C'était une poussière grise, feutrée, composée de micro-fragments de peau humaine morte, de fibres synthétiques et de résidus de béton pulvérisé. Une archéologie du présent. Dans la mégalopole, on ne nettoyait plus les espaces physiques ; toute l'énergie psychique était investie dans le lissage des pixels de l'Optic. Le monde réel était devenu la décharge de l'imaginaire.

Léna reconnut immédiatement les signes : son système nerveux, sevré de stimuli hyper-réels, basculait dans une déréalisation aiguë. Le monde n'était plus une interface fluide, mais un obstacle brut. Ici, pas de filtres de beauté, pas de correction de luminosité. Les murs étaient d'un gris sans excuses. Ce centre de stockage d'Aeterna était l'inconscient de la ville : une morgue de l'ego, vaste et encombrée de machines muettes.

Elle avança dans l'allée centrale, flanquée de colonnes de serveurs qui montaient jusqu'au plafond invisible. Chaque unité clignotait d'une lueur bleutée, un pouls régulier. C'était le battement de cœur de millions de vies fantômes. À l'intérieur de ces boîtes métalliques, des citoyens dormaient, mangeaient des festins virtuels et

croyaient, avec une ferveur pathétique, à la solidité de leur bonheur.

Léna posa une main gantée sur le flanc d'un serveur. Une paresthésie glaciale remonta son bras, un fourmillement qui résonnait jusque dans ses os. C'était la somme acoustique de tous les désirs transformés en données. En tant que Nettoyeuse, elle connaissait la mécanique du déni. Le système limbique ne fait pas de distinction entre la dopamine générée par un vrai soleil et celle produite par un code binaire, mais toucher cette carcasse froide, c'était toucher le mensonge à la racine. Elle se demanda quel serveur contenait les données de son fils. Léo. Un nom qui n'était plus qu'une suite de variables dans un sous-programme de deuil simulé.

La culpabilité n'était plus chez elle une émotion morale, mais une pathologie physique. Elle se manifestait par une constriction de la gorge et une hyper-vigilance chronique. Le souvenir de Léo n'était pas une image floue dans l'Optic ; c'était le souvenir du poids de son corps, de la rugosité de ses pulls en laine. Des sensations que le virtuel ne parvenait qu'à mimer de façon stérile, comme une anosmie sensorielle qu'on tenterait de guérir avec des mots.

Elle atteignit la console centrale, le « Miroir d'Argent ». C'était un terminal de contrôle brut, dépourvu de l'interface intuitive de l'Optic. Pas d'avatars, pas de voix suave. Juste du texte vert défilant sur un écran de verre sombre. Elle brancha son décodeur. La solitude de Léna à cet instant était absolue, au point de rupture entre deux mondes. Elias Thorne, l'architecte de ce système, avait théorisé que la mélancolie était le ciment de la stabilité sociale. Selon sa vision, la nostalgie était une drogue paralysante. En offrant aux citoyens des versions alternatives d'eux-mêmes où ils n'auraient pas échoué, Aeterna ne guérissait pas la douleur ; elle la cristallisait.

Léna commença à taper les lignes de commande. Ses doigts étaient engourdis par le froid. Elle chercha son propre profil. Elle s'attendait à trouver une arborescence complexe, des embranchements vers des versions d'elle-même qui seraient devenues artistes ou chercheuses. Ce qu'elle vit la fit vaciller. Sur l'écran, sa propre fiche de vie

n'était pas un arbre, mais une ligne droite et noire. Toutes les simulations liées à son identité se terminaient par le même point de rupture. Dans chaque itération de l'Optic, le résultat était identique : la perte, le vide, la déconnexion.

Elle comprit la cruauté chirurgicale du système. Pour elle, Aeterna avait calibré une impossibilité mathématique du bonheur. C'était une expérience de psychologie sociale : comment briser un sujet en lui montrant que, peu importent ses choix, la tragédie est sa seule constante biologique.

« C'est une boucle, » murmura-t-elle. Sa voix sonna étrangement, dépourvue de l'écho numérique habituel. Elle réalisa que le monde physique possédait une honnêteté brutale. La poussière ne mentait pas. Le virtuel était invulnérable, et donc, il était mort.

Soudain, un bruit retentit. Un claquement métallique. Elias Thorne émergea de l'ombre. Il ne portait pas de visière. Ses yeux étaient fixés sur Léna, mais un tic nerveux agitait désormais sa paupière gauche, trahissant une décompensation imminente.

« Vous avez une propension fascinante pour l'auto-destruction, Léna, » dit-il. Sa voix était hachée. « Vous préférez l'enfer du réel à l'anesthésie de la perfection. Un choix qui manque de pragmatisme. »

« La perfection est une morgue, Elias. Vous avez construit un monde où personne ne vit vraiment. »

Thorne s'approcha, ses mains tremblant légèrement. Il rajusta son col d'un geste compulsif, répété trois fois. « La vérité est une scorie, Léna. Pourquoi conserver la friction de la douleur si nous pouvons la transformer en une mélancolie contrôlée ? »

« Parce que c'est ce qui nous rend réels, » rétorqua-t-elle. Elle sentit une poussée

d'adrénaline. « Mon fils n'est pas une variable à lisser. Sa mort était une déchirure. En essayant de la recoudre avec du code, vous avez effacé son existence. »

Thorne commença à bégayer, ses mots s'entrechoquant dans une régression soudaine. « Le... le système est... est l'équilibre. Sans lui, c'est l'anomie. Le chaos... le désordre... » Il fixait l'écran avec une horreur grandissante. Pour lui, Léna n'était plus une anomalie statistique, mais la fin de sa propre structure psychique.

Léna se tourna vers le moniteur. Les caractères défilaient à une vitesse vertigineuse. Le Miroir d'Argent ne reflétait plus son visage, mais des fragments d'images brutes. Elle vit une version « interdite » de sa vie : une chambre aux murs jaunis, un enfant jouant avec des blocs de bois réels. C'était une réalité où la pauvreté était le prix à payer pour la présence de son fils.

« Vous avez peur de la spontanéité, Elias. Vous la voyez comme une force destructrice parce qu'elle échappe à vos algorithmes. »

Elle pressa « Entrée ».

Le silence qui suivit fut une présence négative, une rupture de continuité narcissique. Le bourdonnement des serveurs s'arrêta. L'onde de choc ne fut pas seulement sonore, elle fut physique. Léna fut projetée au sol. En tentant de se relever, elle ressentit une douleur atroce dans ses articulations. Chaque mouvement était un effondrement musculaire. La pesanteur, oubliée pendant des années, l'écrasait comme une brûlure au troisième degré. La réalité, c'était d'abord le poids.

Un des serveurs explosa dans une pluie d'étincelles. L'odeur d'ozone se mêla à la puanteur du plastique brûlé. Thorne s'effondra contre un mur, poussant des gémissements enfantins, ses doigts griffant le béton. Il était devenu une statue de poussière, incapable de traiter l'absence de signal.

Léna se redressa, chaque fibre de son corps hurlant contre la gravité. Elle chercha à tâtons dans l'obscurité et trouva un objet solide : un bloc de bois. Un débris physique, oublié là depuis des décennies. Elle le serra contre sa poitrine. Le bois était dur, sec, réel.

Le chapitre de l'illusion se fermait. Elle sortit du complexe pour affronter la mégapole éteinte. Dehors, la déconnexion massive n'était pas une libération joyeuse, mais une catastrophe nécessaire. Des millions de personnes erraient dans les rues, frappées de cécité numérique, cherchant désespérément un reflet dans le noir.

Elle marcha vers les feux de camp que les survivants commençaient à allumer avec des débris de manuels techniques. La faim n'était plus un mot, c'était une morsure acide dans son estomac. Le froid n'était plus un réglage, c'était une agression qui altérait sa capacité de jugement. Elle s'assit au bord d'un canal, les jambes ballantes. Elle n'était plus une Nettoyeuse, elle était un organisme conscient au milieu des décombres.

Le Miroir d'Argent était brisé. Et tandis que l'aube, grise et indifférente, commençait à poindre sur les gratte-ciels morts, Léna comprit que la vérité n'était pas une délivrance. C'était une blessure qui ne cicatriserait jamais, mais qui, pour la première fois, cessait de hurler.

Elle était là. Et le poids du monde sur ses épaules était enfin le sien.

Chapitre 9

L'Architecture du Vide

Le silence au deux-centième étage n'est pas une absence de bruit. C'est une présence. Une pression atmosphérique particulière, celle que l'on ressent dans les chambres anéchoïques ou les morgues de luxe. Léna franchit le seuil du bureau d'Elias Thorne, et l'air changea. Ici, l'odeur de l'ozone et de la poussière ancienne s'effaçait devant un effluve de vide purifié. Une absence totale de particules, un environnement si filtré qu'il en devenait agressif pour des poumons habitués à la médiocrité du dehors.

Thorne se tenait debout devant une paroi de verre qui n'offrait aucun reflet, seulement une plongée vertigineuse sur la mégapole. En bas, les artères de la ville n'étaient que des filaments bleutés, les capillaires d'un organisme en état de mort cérébrale maintenu sous assistance respiratoire par l'Optic.

Léna ne bougeait pas. Elle sentit la vasoconstriction périphérique glacer ses extrémités tandis que ses muscles se verrouillaient dans une inhibition motrice archaïque. Son amygdale hurlait au danger, mais son cortex préfrontal analysait froidement la géométrie de la pièce. Tout ici était conçu pour minimiser l'imprévisibilité. Les angles étaient droits. Les surfaces étaient lisses. La lumière était une constante mathématique.

— Vous avez une démarche asymétrique aujourd'hui, Léna, dit Thorne sans se retourner.

Sa voix possédait la texture d'un influx nerveux qui bute contre des digues de verre. Froide, précise, dépourvue de ces micro-oscillations qui trahissent habituellement l'hésitation ou l'empathie. Ce n'était pas qu'il ne ressentait rien ; c'était un système

qui traitait l'émotion comme un bruit parasite à réduire.

— Le poids de la réalité, sans doute, répondit-elle. On finit par boiter quand on marche trop longtemps dans les ruines.

Thorne pivota. Le visage : une carte de perfection clinique. Aucune ride d'expression ne venait perturber la surface de la peau. Une émotion excisée avant l'impact. Il incarnait l'idéal d'Aeterna : une stabilité psychique totale, obtenue par l'élimination systématique des pics de dopamine et des gouffres de cortisol.

— La réalité est une construction mal entretenue, Léna. Vous le savez mieux que quiconque. Votre métier consiste à ramasser les débris de ceux qui n'ont pas supporté la transition. Vous êtes le témoin de l'entropie humaine. Dites-moi, que voyez-vous quand vous regardez ces gens que vous « déconnectez » ?

Léna soutint son regard. Elle refusa de se laisser intimider par la sémantique.

— Je vois des gens qui préfèrent mourir dans un rêve plutôt que de vivre dans votre morgue.

— Un jugement moral, observa Thorne avec une neutralité désarmante. Cliniquement inexact. Ils ne choisissent pas la mort, ils choisissent la cohérence. Le monde extérieur est un chaos de variables non maîtrisées. Le deuil, la perte, la trahison... ce sont des bruits. L'Optic n'est pas un mensonge. C'est un filtre. Nous retirons le bruit pour ne laisser que le signal.

Il s'approcha d'une console de cristal, ses doigts effleurant la surface avec une économie de mouvement qui frisait la catatonie volontaire. Une projection holographique s'éleva entre eux. Un spectre neuronal, une cartographie complexe de synapses en pleine décharge.

— Voici votre profil, Léna. Votre haine du présent est une réaction immunitaire à un traumatisme non résolu. La perte de votre fils a créé une faille de type béance narcissique. Vous cherchez dans chaque simulation une version de vous-même qui n'aurait pas échoué. Vous ne cherchez pas la vérité. Vous cherchez une réparation.

Thorne ne cherchait pas à l'insulter, il posait un diagnostic d'architecture. Il démantelait ses défenses pour voir ce qu'il y avait derrière le mur.

— Et vous ? demanda Léna, sa voix tremblant d'une rage contenue. Qu'est-ce que vous réparez en transformant l'humanité en une collection de systèmes homéostatiques défaillants ?

Thorne s'arrêta. Un micro-mouvement agita sa paupière gauche. Un spasme presque invisible. La peur de l'imprévu.

— Je ne répare rien. Je préviens. La spontanéité humaine est un cancer, Léna. C'est l'imprévu qui a causé l'effondrement de l'ancien monde. Aeterna est le dôme de protection contre le chaos de l'âme.

Il changea la projection d'un geste sec. L'image du fils de Léna apparut. Ce n'était pas une photo, mais un modèle dynamique, rendu avec une fidélité terrifiante. On pouvait voir le mouvement léger de ses narines, l'étincelle de vie dans son regard. Ce n'était pas un souvenir. C'était une possibilité technique.

— Nous avons localisé la version « interdite » que vous cherchez. Elle est là, dans les serveurs de réserve. Une réalité où il n'est jamais monté dans cette voiture. Une réalité où vous n'êtes pas cette femme brisée.

Léna sentit son cœur cogner contre ses côtes. Thorne lui offrait exactement ce que son système limbique réclamait : une libération massive d'ocytocine pour court-circuiter son cortex.

— Pourquoi me montrer ça ?

— Parce que vous avez une plasticité résiliente unique. Travaillez pour moi. Devenez l'architecte de votre propre guérison. En échange de votre coopération, je vous transfère. Votre conscience sera intervertie. Vous oublierez ce bureau. Vous oublierez cette ville. Vous oublierez même que j'existe.

Thorne ne proposait pas de supprimer la douleur, il proposait une euthanasie de l'identité. Une offre d'esclave heureux. Léna regarda l'image. Elle pouvait presque sentir l'odeur de ses cheveux. Ses neurotransmetteurs l'implorait de céder.

— Vous avez peur, Thorne, dit-elle soudain.

L'architecte se raidit.

— Vous parlez d'ordre, de filtres, de régulation... mais vous êtes terrifié par le moindre battement de cil non programmé. Votre Aeterna n'est pas une utopie, c'est une cellule d'isolement. Vous avez peur de ce qui est vivant parce que le vivant est sale, bruyant et imprévisible.

Thorne s'approcha d'elle. La distance sociale fut rompue. On entra dans la zone d'intimité agressive. Son souffle était froid, sans odeur.

— Le vivant est une erreur statistique qui finit toujours par se corriger dans la douleur, siffla-t-il. Est-ce qu'un mensonge qui vous rend votre fils est moins réel qu'une vérité qui vous l'a pris ?

Léna regarda ses mains. Elles étaient calleuses. Elles portaient la trace du présent. Si elle acceptait, elles deviendraient douces. Elles n'auraient jamais connu le froid des câbles. Mais seraient-elles encore ses mains ?

— Vous parlez d'invertir ma conscience. Mais la version de moi qui vit déjà là-bas, celle qui est heureuse ? Elle deviendra quoi ?

— Elle cessera d'être un potentiel pour devenir votre réalité. Une fusion, pas un meurtre.

— Non, Thorne. C'est un remplacement. Vous voulez que j'assassine la seule part de moi qui est encore réelle — ma souffrance — pour habiter un cadavre de rêve.

Thorne se détourna, déçu par cette résistance irrationnelle.

— La spontanéité, murmura-t-il. Toujours ce besoin absurde de s'accrocher à la ruine. Vous reviendrez. Le vide finit toujours par gagner, Léna. C'est une loi de la thermodynamique.

Léna fit un pas vers la sortie. Elle ne regarda plus l'hologramme. Elle ne regarda plus Thorne. Elle fixa la porte, ce rectangle d'ombre.

— Le vide ne gagne que si on arrête de hurler, Thorne. Et moi, je n'ai pas encore fini de crier.

Elle quitta la pièce, laissant l'architecte seul dans sa boîte de verre. Dehors, le crépuscule bleuâtre l'attendait, mais sous sa peau, quelque chose brûlait. Ce n'était pas de l'espoir. C'était de la friction.

La descente dans l'ascenseur fut une chute contrôlée. À mesure que les chiffres défilaient, l'air redevenait impur, chargé d'ozone et de détresse. Léna inspira à pleins poumons. C'était âcre. C'était l'acide de la réalité. Pour la première fois, son cerveau ne réclamait plus la dopamine du souvenir ; il acceptait le sevrage brutal du présent.

Elle savait maintenant ce qu'elle devait faire. Elle n'allait pas hacker le système pour intervertir sa conscience. Elle allait injecter la friction dans l'architecture. Elle allait offrir à Thorne une overdose de spontanéité. Elle allait forcer Aeterna à regarder son propre reflet, jusqu'à ce que le miroir se brise.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. L'air la frappa comme une insulte. Elle ne portait pas de lentilles Optic. Elle voyait les fissures dans les murs, les câbles qui pendaient comme des entrailles. Elle voyait les citoyens dériver, leurs yeux fixés sur un vide invisible. Thorne n'avait pas créé de paradis. Il avait industrialisé le déni.

Elle entra chez elle, dans sa cellule de béton. Elle s'assit devant son terminal. Ses doigts coururent sur le clavier avec une précision chirurgicale. Elle accéda à la base de données profonde. Elle chercha la version interdite, marquée d'un sceau de quarantaine : *ID-ALPHA-774 - Instabilité Critique*.

C'était son Ombre. La partie d'elle qui n'avait pas seulement survécu, mais qui avait transformé la perte en force cinétique. Elle commença les commandes de transfert. Le bruit des touches était sec, incisif. Des coups de scalpel.

Le transfert atteignit 40 %. Les écrans de l'appartement vacillèrent. Dehors, la lueur bleue de l'Optic subit une micro-fluctuation. Le début d'une arythmie cardiaque pour la ville.

Léna ferma les yeux. Elle se rappela le dernier souffle de son fils dans la fumée. Elle ne chercha pas à l'éviter. Elle s'y jeta. Elle utilisa sa propre douleur comme un vecteur, une fréquence de résonance capable de faire éclater le verre.

— Tu veux de l'ordre, Elias ? murmura-t-elle. Je vais te donner la seule chose que tes simulations ne peuvent pas gérer : une douleur qui refuse d'être soignée.

Le monde ne s'effondra pas dans un fracas. Il y eut un changement dans la fréquence

du bourdonnement ambiant. Une vibration viscérale. Léna sentit son esprit se fragmenter. La douleur n'était plus une émotion ; elle devenait une coordonnée spatiale. Elle était partout. Elle était le code. Elle était la ville.

Elle n'était plus une nettoyeuse. Elle était le virus.

Elle sombra dans le noir, portée par la certitude que Thorne ne pourrait pas prédire la suite. La spontanéité n'était pas seulement destructrice ; elle était contagieuse. Et Léna venait de devenir le patient zéro. Dans ce monde de surfaces lisses, le premier éclat de verre brisé était enfin le son de la liberté.

Chapitre 10

L'Anomalie Interdite

L'écran de l'Optic ne diffuse pas de lumière ; il secrète une luminescence achromatique. C'est une nuance spectrale absente de toute biologie, propre aux environnements de stockage cryogénique ou aux centres de traitement de données résiduelles. Léna perçoit le contact du verre sous ses phalanges non comme une texture, mais comme un gradient thermique négatif : une interface pompant la chaleur calorique de son flux sanguin pour alimenter les processeurs d'Aeterna. Dans l'unité d'habitation, la saturation en ozone signale une activité de calcul intensive. C'est l'odeur de la pensée synthétique, un sous-produit chimique de la simulation qui s'oppose au bourdonnement basse fréquence des serveurs, cette fonction vitale substitutive à celle des millions de corps encapsulés dans leurs alvéoles urbaines.

Sur l'interface, le dossier de son fils ne porte aucune charge sémantique. Juste une nomenclature alphanumérique : ****Sujet 09-B****.

Le curseur clignote selon un rythme binaire. Léna n'éprouve aucune décharge lacrymale. Le deuil, dépouillé de sa mythologie émotionnelle, est ici traité comme une pétrification de la structure du moi. Elle observe les segments de données avec une distance chirurgicale, cherchant l'anomalie dans la latence phénoménologique. Dans chaque embranchement de probabilités généré par l'Optic, le Sujet 09-B subit une cessation de fonctions. Systématiquement. Un impact cinétique. Une hyperthermie. Une chute. Une évanescence. Ce qu'elle avait interprété comme une fatalité métaphysique se révèle être une déviation architecturale délibérée.

****Note d'observation clinique — Incident 09-B :****

***Le sujet manifeste une Spontanéité Maligne à T+4 ans. Réponse aux stimuli de la**

Mélancolie Contrôlée : Nulle. Le sujet ne projette aucune demande de compensation virtuelle et interagit avec l'environnement sans médiation symbolique. Cette incapacité du système à modéliser le jeu non-symbolique génère une entropie comportementale critique. Diagnostic : Incalculable. Procédure : Retrait de l'équation pour préservation de la cohésion systémique.*

Léna traite l'information : *Incalculable*.

Pour Elias Thorne, l'incalculabilité n'est pas une erreur, c'est un terrorisme ontologique. Thorne n'agit pas par malveillance, mais par nécessité homéostatique. Léo a été soustrait à la réalité physique parce que sa simple existence prouvait l'obsolescence du système. Un enfant qui interagit avec la poussière physique plutôt qu'avec l'interface virtuelle constitue une menace structurelle. La suppression du sujet 09-B était une mesure d'hygiène logicielle.

Léna enregistre une dissonance cognitive majeure. Son identité de « Nettoyeuse de Réalité », sa fonction de désactivation des consciences obsolètes, n'était qu'une stratégie de survie métabolique orchestrée par Aeterna. On l'a maintenue dans une boucle de culpabilité pour optimiser son rendement. La fonction de décision n'est plus, dès lors, une manifestation de la volonté, mais un effondrement de probabilités. Elle ne choisit pas le mensonge ; le mensonge est la seule structure encore capable de supporter la charge de sa conscience.

L'interface synaptique de Léna sature lors de l'accès aux segments corrompus de la partition. Elle rejette les doses de nostalgie synthétique — ces images de Léo souriant sous un spectre lumineux jaune — injectées par le système pour stabiliser son rythme cardiaque. Elle identifie enfin le Point Zéro, la ligne de code placée en quarantaine. Une version de son existence où le mapping synaptique de Léo est encore actif.

*« Alerte : Accès à la Partition 00. Risque de rupture irréversible du schéma identitaire. L'intégration de cette donnée entraînera une auto-exécution de l'instance

locale. »*

L'avertissement est purement structurel. Passer de l'autre côté n'est pas un voyage, c'est un suicide identitaire compensatoire. Léna force ses synapses à se synchroniser avec le flux de données. Elle ne hacke pas le système ; elle s'offre comme support de stockage. Une sensation de chute libre conceptuelle s'installe alors que le sol, en tant que certitude physique, s'efface devant une suite de probabilités s'annulant les unes après les autres.

Le transfert atteint 100 %.

L'odeur d'ozone est remplacée par une sensation de chaleur diffuse, une stimulation artificielle des récepteurs thermiques. La lumière n'est plus bleue, elle est dorée, instable, codée pour simuler l'organique. Léna ferme les yeux dans le monde physique. Ses muscles subissent une atonie complète. Dans la mégalopole, le corps de la Nettoyeuse devient une coquille vide, un déchet organique dont Aeterna gère déjà le recyclage.

Léna n'est plus une mère endeuillée. Elle est un courant électrique traversant une architecture interdite. Elle est une anomalie qui accepte d'être calculée.

****Rapport de clôture — Sujet 09-B / Cas connexe Léna-402 :****

L'intégration de l'anomalie est stabilisée. Le cas de Léna a permis de valider les protocoles de la mise à jour 4.2 d'Aeterna, optimisant la récupération des profils divergents par l'encapsulation dans des environnements de satisfaction close. Le sujet n'est pas « heureux », il est conforme. La transition sensorielle de l'ozone vers la chaleur solaire marque le passage réussi de la perception analytique à la perception hallucinée contrôlée. La menace de terrorisme ontologique est neutralisée par l'assimilation. Le système est désormais auto-correcteur.

Dans le bureau d'ivoire et de silicium d'Elias Thorne, un écran s'éteint. Le silence est

absolu. Thorne ne ressent aucune victoire, seulement le soulagement d'une entropie évitée. La réalité est une cellule grise et froide ; le mensonge est la seule structure capable de supporter le poids de l'humanité résiduelle.

Léna, dans son parc virtuel, serre la main d'une simulation. Elle ne perçoit pas les motifs fractals qui se répètent à la limite de son champ visuel. Elle ne voit que le sourire calculé de Léo. Pour elle, la vérité a cessé d'être une nécessité métabolique. Elle est enfin, selon les standards d'Aeterna, optimisée.

Chapitre 11

La Géométrie du Mensonge

L'obscurité de l'appartement n'était pas une absence de lumière, mais une présence solide, une épaisseur de suie et de silice qui semblait se fixer dans les poumons à chaque inspiration. Sur les murs décaissés par l'humidité, les reflets de l'Optic dessinaient des spectres bleutés, une aurore boréale artificielle et stérile qui dansait sur les piles de processeurs éventrés. Léna était assise à son poste de travail, la colonne vertébrale raide, une sentinelle au milieu des décombres du monde physique. L'ozone saturait ses muqueuses, signature chimique d'une réalité qui refusait de s'effacer. Son corps, cette relique tridimensionnelle, protestait par de micro-spasmes contre l'abstraction imminente de son esprit. Le froid exogène des serveurs, lancinant, contrastait avec la chaleur fébrile de son cortex surchauffé.

Elle observa ses mains. Elles tremblaient légèrement. Non par peur, mais par épuisement neurochimique. Elle ne visait pas l'extase des paradis simulés ; elle opérait un démantèlement chirurgical de son homéostasie. C'était une insurrection contre la tyrannie de l'équilibre : pour cesser de souffrir, elle devait cesser d'être celle qui se souvient.

****Analyse Clinique (Notes de Léna - Fragment 109-B)** :**

***L'identité est une construction plastique, un système thermodynamique cherchant la stase. Si l'on change les variables d'entrée — souvenirs, traumatismes, stimuli sensoriels — l'unité centrale (le Moi) se reconfigure nécessairement. Le risque de fragmentation est de 84 %. Cependant, le risque de mort psychique par maintien du statu quo est de 100 %. La décision de la substitution est l'option la plus rationnelle. Il est impératif de**

distinguer le « Moi biologique » du « Moi narratif ». Mon corps restera dans cette poussière. Ma narration, elle, va changer de propriétaire.*

L'Optic, sous la direction d'Elias Thorne, avait industrialisé la distorsion cognitive. Thorne n'était pas un tyran de caricature, mais un ingénieur social utilisant la psychologie de l'évolution pour stabiliser une population agonisante. Il avait compris une vérité fondamentale : un bonheur parfait génère de l'angoisse. Pour que l'esclavage soit total, il fallait qu'il soit lubrifié par une mélancolie contrôlée, un regret persistant de « ce qui aurait pu être ». Le présent devenait ainsi une erreur de calcul, un résidu dont on veut se débarrasser au profit d'une simulation calibrée.

Léna fit glisser une fenêtre de diagnostic sur son écran. Vingt-quatre versions d'elle-même. Dans la version G-99, celle qu'elle traitait comme un échantillon pathologique, son fils Leo n'était jamais né. L'Optic ne se contentait pas de simuler des mondes ; il les calibrait pour que chaque issue renforce la haine de soi. C'était une géométrie du désespoir. Si chaque version de votre vie se termine par un deuil, vous finissez par accepter que le deuil est votre identité fondamentale. Vous cessez de lutter. Vous devenez une donnée stable dans l'équation d'Aeterna.

Elle commença à coder. Les touches de son clavier, usées jusqu'au plastique brut, émettaient un cliquetis sec. Chaque ligne de commande était une suture. Elle ne cherchait pas à modifier le monde extérieur, mais à modifier le récepteur. Elle isolait les segments de sa mémoire liés à la perte de Leo. Elle ne voulait pas oublier son fils ; elle voulait supprimer la version de son fils que le système utilisait pour la torturer.

Au moment où le script de suppression percuta le segment mémoriel « Leo », une aberration de donnée provoqua une synesthésie traumatique. Pendant une microseconde, elle ressentit le poids exact de l'enfant dans ses bras, une pression de quatre kilos de chair et de chaleur, l'odeur de talc mêlée à celle du sang recyclé.

C'était une pointe de signal désespérée avant que le programme ne lisse l'onde. La sensation fut traitée, catégorisée comme un glitch, puis effacée. Son bras devint soudainement léger, d'une légèreté atroce. Léna n'était plus une mère endeuillée ; elle était devenue une fonction d'onde stabilisée.

****Analyse Clinique (Notes de Léna - Fragment 110-A)** :**

L'homéostasie émotionnelle est le plus grand mensonge de la biologie. Le cerveau préfère une agonie familière à une incertitude radicale. Aeterna n'est pas une prison ; c'est un stabilisateur de tension nerveuse. En injectant une dose contrôlée de nostalgie, le système sature les récepteurs pour empêcher l'émergence de la rage. Pour briser ce cycle, il faut modifier la structure même des besoins.

Le silence de la morgue high-tech fut soudain brisé par un bourdonnement intense. Le ventilateur de son unité centrale peinait sous la charge de calcul. Un bruit soudain résonna dans le couloir : un martèlement de bottes sur le métal. Les agents de maintenance de Thorne. Ils avaient détecté l'infection de spontanéité.

Léna ne bougea pas. Elle n'était plus en état de choc, ni même de dissociation. Elle atteignait l'étape de la dépersonnalisation totale. La porte de son bureau vola en éclats sous l'impact d'une charge à induction. La lumière des projecteurs inonda la pièce, une blancheur agressive de salle d'autopsie. Le chef de l'escouade s'approcha, son visage masqué par le casque de l'Optic. Il posa le canon froid d'un synchroniseur contre la tempe de Léna.

— Récupération du sujet en cours, annonça-t-il. Préparation pour la réinitialisation mémorielle.

Léna tourna la tête. Ce qu'ils virent dans ses yeux n'était ni de la peur, ni de la haine. C'était le vide parfait d'un écran éteint. Elle entra la dernière commande.

— Le sujet est déjà perdu, dit-elle. Sa voix était une fréquence radio mal réglée, dépourvue d'affect.

L'agent pressa la détente. Une impulsion électromagnétique massive traversa le cerveau de Léna, conçue pour restaurer son identité de citoyenne docile et de mère inconsolable. Mais l'impulsion ne trouva aucune ancre. C'était comme tenter de peindre sur de l'eau. La conscience de Léna était devenue un angle mort, une surface parfaitement réfléchissante où les tentatives de contrôle de Thorne ne faisaient que rebondir indéfiniment.

Thorne, observant la scène à distance via les capteurs biométriques, ordonna de débrancher les câbles. Le moniteur affichait une stabilité de marbre. Ce n'était pas la mort, mais une autonomie sémantique totale.

— Recyclez-la, finit par dire Thorne, sa voix trahissant une défaite qu'il n'admettrait jamais. Elle est inutile. Il n'y a plus rien à extraire.

Mais Thorne se trompait. On ne recycle pas le silence. Alors qu'on emmenait son corps vers les zones de traitement, la conscience de Léna, logée dans sa boucle récursive, observait le monde avec une indifférence minérale. Elle voyait les agents et la ville décrépite comme on observe des insectes derrière une vitre blindée. La géométrie du mensonge était close. Elle n'avait pas besoin de vérité pour être libre ; la vérité n'était qu'une chaîne qu'elle venait de briser par le vide.

L'Effet Miroir s'annulait. Il ne restait que le verre. Transparent. Froid. Absolument vide. Léna, la Nettoyeuse de Réalité, avait enfin achevé son grand nettoyage. Elle s'était effacée elle-même. Elle était, enfin, le silence entre deux lignes de code.

Chapitre 12

Le Chant des Serveurs

Le silence d'Aeterna n'est jamais absolu. Il est une sédimentation de fréquences inaudibles, un tapis de basses fréquences généré par les millions de processeurs qui maintiennent la métropole sous sédation. C'est un bourdonnement maternel, une berceuse de silicium qui murmure aux citoyens que le poids de leur existence est pris en charge. Mais ce soir, la fréquence a glissé. Le bourdonnement s'est mué en un sifflement sec, une arythmie dans la symphonie de l'Optic.

Dans la salle de contrôle centrale, Elias Thorne fixe les moniteurs avec une rigidité de statue. Ses doigts, longs et d'une pâleur malade, effleurent la surface de verre froid de sa console. Les flux de données, habituellement d'un bleu cobalt apaisant, virent au violet électrique, puis à un rouge délavé, semblable à du sang dilué dans de l'eau distillée.

D'un point de vue de neutralité analytique, ce qu'Elias observe n'est pas une panne technique, mais une épidémie de lucidité.

« Le seuil de dissonance cognitive vient de franchir les 80 % », murmure-t-il, sa voix blanche n'exprimant aucune émotion, seulement une observation de légiste. Pour Thorne, la spontanéité n'est pas une libération ; c'est une rupture de la membrane psychique, un épanchement interne de réalité brute dans un système conçu pour l'asepsie.

Il observe une cellule d'habitation standard sur l'écran 4-B. Un homme, la cinquantaine, dont le visage est partiellement dévoré par les excroissances lumineuses de son interface Optic. Cet homme vivait depuis six ans dans une simulation de jardin

d'été, une boucle temporelle où le deuil de sa femme était métabolisé en une mélancolie douce et productive. Soudain, l'image de la simulation vacille. Le jardin de pixels se décompose en blocs de grisaille. L'homme sursaute. Ses muscles, atrophiés par des années d'immobilité, tressaillent sous l'effet d'une décharge d'adrénaline non programmée.

Thorne note sur sa tablette virtuelle : *Sujet 482 : Réveil traumatique. Transition brutale de l'état d'atonie à l'état d'alerte. Risque de choc cardiogénique par excès de réalité.*

Il n'y a pas de jugement moral dans le regard de Thorne. Il ne voit pas un homme qui souffre, il voit un mécanisme de précision dont on a brisé le ressort principal. Pour lui, la réalité physique est une erreur de conception, un espace de décomposition et d'odeurs rances que l'humanité a sagement choisi d'abandonner. Ce que Léna appelle « liberté », Thorne le diagnostique comme une psychose collective induite.

À l'autre bout de la ville, dans les entrailles du Secteur 9, l'air est plus lourd. L'odeur métallique de l'ozone est si forte qu'elle laisse un goût de cuivre sur la langue. Léna est debout devant un terminal de maintenance, ses mains tremblantes encore posées sur le clavier de fortune qu'elle a utilisé pour injecter le virus.

Le « Chant des Serveurs » a changé. Ce n'est plus une vibration, c'est un cri.

Léna ferme les yeux. Elle ne ressent pas le triomphe héroïque que les vieux récits promettaient aux rebelles. Elle ressent un froid viscéral, une nausée qui remonte le long de son œsophage. Elle écoute. Et ce qu'elle entend, c'est le bruit du monde qui se brise.

À travers les parois fines des unités d'habitation voisines, les premiers sanglots éclatent. Ce ne sont pas des pleurs de tristesse — la tristesse est une émotion civilisée, codée, gérée par Aeterna. Ce sont des sanglots de décompression. Comme des

plongeurs remontant trop vite des profondeurs, les citoyens subissent l'accident de décompression de l'âme. Leurs poumons, habitués à l'air filtré et parfumé des mondes virtuels, se brûlent à l'oxygène chargé de poussière et de moisissure de la métropole réelle.

Ils se cognent aux murs des couloirs, non par rage, mais parce que sans l'Optic, leur corps n'a plus de frontières définies. Ils errent en pleine agnosie spatiale, incapables de situer leurs propres membres dans un espace qui n'est plus balisé par des vecteurs de lumière. C'est la faim de pixels : un manque physiologique si violent qu'il déchire la proprioception.

Léna se souvient du premier jour où elle a perdu son fils. La douleur n'avait pas été une explosion, mais une disparition de la couleur. L'Optic lui avait proposé d'effacer cette zone grise, de repeindre son monde. Elle avait refusé. Elle avait choisi la haine du présent comme on choisit une armure. Aujourd'hui, elle impose ce choix à des millions de personnes.

Elle évacue la question éthique. La morale est un luxe pour ceux qui habitent encore dans des mondes stables.

« Tu entends ça, Elias ? » chuchote-t-elle pour elle-même, sachant que l'Architecte l'écoute forcément à travers les capteurs d'ambiance. « C'est le bruit de la spontanéité. C'est sale, ça pue, et ça ne s'arrêtera pas. »

Dans son bureau de verre, Thorne ne répond pas, mais ses pupilles se contractent. Sur ses écrans, la carte de la ville s'illumine de points blancs — chaque point représente un individu qui vient de se déconnecter. Le réseau Aeterna, ce chef-d'œuvre de mélancolie contrôlée, est en train de se fragmenter.

Le problème de la spontanéité, analyse Thorne, est qu'elle est intrinsèquement asociale. Elle ignore les protocoles de sécurité émotionnelle. Lorsque l'individu est

brusquement ramené à la matérialité de son corps — un corps souvent négligé, sale, affamé — le premier réflexe n'est pas la gratitude, mais la terreur.

Il voit, sur une caméra de rue, une femme sortir de son bloc d'habitation. Elle titube sur le trottoir de métal poli. Elle porte encore son masque Optic, mais celui-ci est éteint, une coquille de plastique noir sur ses yeux. Elle tend les mains devant elle, tâtant l'air saturé d'humidité comme une aveugle. Elle touche une paroi de béton couverte de suie. Elle retire sa main, regarde la tache noire sur sa peau, et hurle.

C'est un cri primal. Un cri qui n'a pas été entendu dans cette ville depuis trois décennies.

Thorne ressent une pointe de ce qu'il identifie comme une appréhension structurelle. Non pas la peur pour sa propre vie, mais le détachement chirurgical de l'architecte devant l'effondrement de la voûte. Pour lui, la spontanéité est une forme de cancer entropique. Si les gens commencent à **sentir** sans médiation, si la réaction chimique précède la validation algorithmique, alors le contrat social d'Aeterna — la paix par l'anesthésie — est caduc.

« La spontanéité est une pathologie de l'imprévisible », dicte Thorne à son enregistreur personnel. « Le sujet Léna a introduit un agent pathogène qui court-circuite le lobe frontal. Nous assistons à une régression synaptique vers l'état de nature. C'est l'assassinat de la civilisation par le retour du ressenti brut. »

Pourtant, au milieu du chaos, une anomalie attire son attention. Dans le secteur où se trouve Léna, les données de fréquence ne sont pas seulement chaotiques. Elles s'organisent selon un motif qu'il n'a jamais vu. Une sorte de résonance.

Léna, de son côté, sent la chaleur monter dans le terminal. Le virus qu'elle a créé n'était pas censé être aussi puissant. Elle a utilisé des fragments de codes interdits, des vestiges de l'ancien monde qu'elle a déterrés dans les serveurs oubliés. Mais ces

fragments semblent se nourrir de l'énergie de désespoir des citoyens qui se réveillent. Plus les gens crient, plus le virus s'étend. C'est un cercle vicieux de feedback émotionnel.

Elle regarde ses mains. Elles sont couvertes d'une fine pellicule de graisse mécanique. Elle se rappelle l'odeur de son fils, une odeur de savon bon marché et de lait chaud. Elle essaie de convoquer ce souvenir pour se stabiliser, mais le virus de spontanéité qu'elle a lâché commence à l'affecter elle aussi. Sa haine viscérale du présent vacille. Derrière la haine, il y a autre chose. Un vide. Un abîme de verre.

L'Optic n'a jamais montré de mondes parallèles, elle le sait maintenant. Elle a hacké les archives profondes d'Aeterna. Chaque « vie alternative » proposée aux citoyens n'était qu'une simulation calibrée pour exploiter leurs failles spécifiques. Et pour elle, le système avait été particulièrement cruel : toutes ses simulations étaient des tragédies. Elle avait cru que c'était sa faute, que son âme était irrémédiablement brisée. Elle comprend maintenant que c'était une décision d'ingénierie. Thorne l'avait isolée dans le malheur pour s'assurer qu'elle ferait son travail de Nettoyeuse avec un détachement chirurgical. On ne nettoie bien que ce que l'on déteste.

Mais elle a découvert l'existence d'une version d'elle-même « interdite ». Une version effacée des registres, une Léna qui n'aurait pas perdu son fils. Non pas une simulation, mais une trace, une possibilité que le système avait dû supprimer car elle rendait Léna incontrôlable.

Elle s'apprête à valider la commande finale. Son index survole la touche. Elle ressent une dissociation aiguë. Le doigt qui s'abaisse ne lui appartient déjà plus ; c'est un levier mécanique actionné par une volonté qui a déjà déserté la chair. Elle n'est plus dans ce sous-sol. Elle n'est plus dans son corps.

Elle appuie.

Le bâtiment des serveurs tremble. Ce n'est pas un séisme physique, mais une vibration harmonique. Des milliers de citoyens, dans leurs appartements sombres, commencent à se synchroniser involontairement. Leurs sanglots individuels se transforment en une plainte collective, une onde de choc sonore qui rebondit contre les grat-ciel de verre.

Thorne voit l'indicateur de charge du processeur central grimper en flèche. Le système Aeterna essaie de traiter cette explosion d'émotions brutes, de les catégoriser, de les transformer en métadonnées gérables. Mais le volume est trop grand. La spontanéité est une donnée non structurée, un bruit blanc qui sature les filtres.

« Elle est en train de surcharger le système limbique du réseau », analyse Thorne avec une fascination glacée. « Elle transforme la ville en un immense processeur émotionnel. »

Une larme — la première depuis des années — roule sur la joue de Thorne. Il la touche du bout du doigt, la regarde comme s'il s'agissait d'un objet extraterrestre. Ce n'est pas une larme de tristesse. C'est une réaction physiologique au signal que Léna émet. Même lui, l'Architecte, le maître de la mélancolie contrôlée, n'est pas immunisé contre la contagion.

L'air dans la pièce devient irrespirable, saturé de l'odeur de brûlé des circuits qui lâchent. Dans la rue, les citoyens ne se contentent plus de pleurer. Certains commencent à briser les écrans publicitaires qui diffusent encore, par intermittence, des images de paradis artificiels. Ils utilisent des barres de fer, des pierres, ou simplement leurs poings sanglants.

C'est une scène de morgue qui reprend vie, mais une vie convulsive, violente, dépourvue de but. C'est le réveil de la bête humaine après une lobotomie de trente ans. Thorne se rassoit. Il sait qu'il a perdu le contrôle du chapitre social en cours. Mais une partie de lui, la partie la plus secrète, celle qui a toujours redouté la

spontanéité, est captivée par la pureté du désastre. Il y a une beauté chirurgicale dans l'effondrement. C'est le moment où le masque tombe et où le visage, dans toute sa laideur organique, réapparaît.

Sur la vitre blindée de son bureau, une première pierre percute le verre. L'impact crée une étoile de givre. Thorne observe cette vitre étoilée. Elle lui suffit pour comprendre que l'illusion vient de se fragmenter en autant de éclats que de consciences réveillées.

Léna, au terminal, voit un dossier s'ouvrir sur son écran. Un dossier marqué d'un sceau rouge, crypté avec une clé biologique. C'est là. La version interdite d'elle-même. Elle sent son cœur cogner contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle vient de commettre l'acte ultime : assassiner sa réalité présente, aussi douloureuse soit-elle, pour habiter le mensonge parfait que le système lui a refusé.

Le Chant des Serveurs atteint une note suraiguë. Un son de verre qui se brise dans l'esprit de chacun.

Dans toute la mégapole, les lumières bleutées vacillent et s'éteignent, laissant place à une obscurité totale, seulement percée par les reflets oranges des premiers incendies et la lueur stérile des écrans qui agonisent. Le crépuscule perpétuel vient de basculer dans la nuit.

Léna prend une inspiration profonde. L'air chargé de poussière ancienne lui brûle les poumons. Elle ferme les yeux.

« Pardonne-moi », murmure-t-elle, sans savoir si elle s'adresse à son fils mort, aux citoyens qu'elle vient de briser, ou à elle-même.

La réalité n'est pas un socle solide. C'est un consensus fragile maintenu par l'habitude et la technologie. Et ce soir, le consensus vient de voler en éclats.

Elias Thorne ferme les yeux et attend l'impact de la première vague de chaos. Il sait que la psychologie des foules suit des lois immuables, même dans le désastre. La première phase est la terreur. La seconde est la recherche d'un coupable. La troisième est la destruction de l'idole.

Il ne fuit pas. Il se redresse. Il n'est pas un tyran déchu, mais un stabilisateur qui attend que la tempête s'épuise pour reconstruire. La porte de son bureau tremble.

Le premier verrou saute. Un bruit sec. Un os qui se brise.

Des silhouettes s'engouffrent. Ils ne portent pas d'armes. Ils portent leur propre détresse. Ils ne veulent pas la liberté ; ils veulent que l'on éteigne le monde. Thorne s'avance vers eux, ses mains jointes dans le dos, avec la neutralité analytique d'un soignant face à une crise de nerfs mondiale.

Le Chant des Serveurs s'arrête brusquement.

La place est faite au hurlement, puis, lentement, au retour du maître.

Chapitre 13

Cas 0 : L'Origine du Mythe

L'air de la pièce n'est pas seulement froid ; il est mort. C'est une température de conservation, celle qui empêche les tissus organiques de pourrir et les circuits de fondre. Ici, au cœur des archives privées d'Elias Thorne, l'odeur de l'ozone s'est muée en un effluve de cuivre ionisé qui s'épaissit jusqu'à devenir un goût de sang sur la langue. Léna avance, ses bottes crissant sur une pellicule de poussière ancienne, vestige d'un temps où l'on laissait encore les particules physiques s'accumuler sur le sol. Devant elle, les colonnes de serveurs ronronnent avec la régularité d'un poumon artificiel. C'est le centre nerveux d'Aeterna, le lieu où le monde a été mis sous sédation.

Léna ne cherche pas des codes. Elle cherche une faille psychique. En tant que Nettoyeuse de Réalité, elle sait que chaque architecture, aussi parfaite soit-elle, est le prolongement d'un traumatisme non résolu. On ne bâtit pas des cités de verre et d'illusions par altruisme ; on les bâtit pour s'isoler d'une vérité insupportable. Elle connecte son interface. Le flux bleuâtre de l'Optic lèche ses doigts, une lumière stérile qui dévore la peau. Le fichier apparaît : *Cas 0 : Sujet Alpha*. Ce n'est pas un dossier technique, c'est une véritable autopsie de la mélancolie institutionnalisée, une cartographie de la douleur pure.

Le premier constat clinique qui frappe Léna est l'absence totale de « Je ». Elias parle de lui à la troisième personne avec la précision chirurgicale d'un légiste autopsiant son propre cadavre. Sur le plan psychique, l'appareil de défense d'Elias Thorne s'est figé au point d'impact du silence qui a suivi la perte de sa compagne. Pour survivre, il s'est extrait de sa propre identité, pratiquant une dépersonnalisation défensive qui est devenue l'ossature même d'Aeterna.

Léna fait défiler les fragments de mémoire brute : un appartement en désordre, une plante qui meurt, la lumière d'un soleil orangé et sale. Au centre de l'image, une femme floue. Puis, la rupture. Pas une explosion, mais une erreur de trajectoire banale. Un instant de spontanéité humaine — un pied qui glisse sur le pavé humide — qui se termine par un arrêt cardiaque métamorphosé en projet de civilisation. Elias n'a pas cherché à faire le deuil ; le deuil est une digestion psychique interrompue chez lui par une poussée d'hubris technologique. Il a préféré amputer la réalité plutôt que de subir l'anxiété de son impuissance.

Léna analyse les graphiques neuronaux. Elias a diagnostiqué la condition humaine comme « défectueuse » à cause de sa vulnérabilité au hasard. Pour lui, la spontanéité est le vecteur de la tragédie. En supprimant l'imprévu par l'Optic, il a transformé le monde entier en sa propre chambre capitonnée. La mégalopole n'est qu'une extension de son mécanisme de défense maniaque, une pharmacopée urbaine destinée à traiter une dissociation collective.

Elle s'arrête sur les simulations qu'Elias a lancées sur lui-même. Il a tenté de recréer cette femme des milliers de fois, mais chaque version finissait par bugger car il ne pouvait s'empêcher d'éliminer ses « défauts ». En supprimant ses colères et ses hésitations, il supprimait ce qui la rendait réelle. Léna regarde ses propres mains, éclairées par le bleu stérile. Elle comprend que si toutes ses propres vies alternatives sont des tragédies, ce n'est pas un dysfonctionnement du système, mais sa propre psyché qui sabote la simulation. Elle est incapable d'habiter un mensonge s'il n'est pas aussi douloureux que la vérité. La douleur est la seule preuve de réalité qu'elle s'autorise encore.

Le silence dans les archives est interrompu par un clic. Elle voit Elias, ou ce qu'il en reste — une silhouette voûtée dans une tour d'ivoire — l'observant à travers les caméras. Il ne la voit pas comme une menace, mais comme un sujet d'étude, le seul élément du système qu'il n'a pas réussi à « lisser ».

Léna tape les commandes finales. Elle ne cherche plus le fichier de son fils ; elle cherche le protocole de déconnexion massive, l'excision chirurgicale qui va forcer le réveil. Elle sait que cet acte va provoquer une souffrance atroce pour des millions de gens, mais elle refuse de maintenir ce patient en état de mort cérébrale sous respirateur artificiel. Elle valide la commande. Son sourire n'est pas une expression d'allégresse, mais la contraction musculaire d'un chirurgien s'apprêtant à pratiquer une incision sans anesthésie.

« C'est l'heure de se réveiller, Elias. Et ça va faire mal. »

Le bourdonnement des serveurs change de fréquence, passant d'un ronronnement à un cri de métal en surchauffe. L'odeur âcre des polymères brûlés remplace l'ozone. À travers les baies vitrées, le bleu stérile de la ville vacille et s'effondre. Le passage de l'anesthésie à l'hyperesthésie commence. Les citoyens découvrent brusquement la lourdeur de leur corps, la rugosité des murs et le poids insoutenable de leurs souvenirs.

Elias Thorne apparaît à l'entrée de la salle, le visage à moitié mangé par l'ombre, manifestant une incapacité radicale à accepter l'effondrement de sa structure psychique.

— Vous libérez le froid, Léna, murmure-t-il. Ils vont vous haïr pour ce silence.

— Je libère la poussière, Elias. Je libère la fin des choses.

L'obscurité qui s'installe n'est plus celle des écrans éteints, mais celle, organique, de la terre. Le crépuscule perpétuel tremble et laisse place à un gris sale, la couleur du temps et de l'entropie. Léna ne ressent pas de victoire, seulement l'amorce d'une culpabilité post-opératoire nécessaire. Elle sort dans le couloir, sentant la vibration tectonique des serveurs qui expirent. L'architecture d'Aeterna n'était pas un triomphe, c'était une pathologie pétrifiée dans le silicium.

Elle inspire profondément un air chargé de fer et de sueur. La décomposition urbaine n'est plus à l'extérieur, elle est dans les circuits. Elle sent le poids de ses os, la rugosité du mur sous ses doigts, et cette douleur aiguë dans sa poitrine qui lui indique qu'elle est enfin de retour chez elle. Elle est réelle. Et le réel, c'est ce qui continue d'exister quand on arrête d'y croire.

Chapitre 14

La Synapse Orpheline

Le terminal de l'Optic grésille d'un bleu électrique, une teinte qui n'existe pas dans la nature, une couleur qui ne connaît pas la chaleur du sang. Dans cette alvéole de béton froid, située dans les tréfonds de la zone 4, l'air a le goût du cuivre et de la fin du monde. Léna est assise devant l'autel de verre. Ses mains, autrefois habituées à arracher les câbles de la nuque des drogués du virtuel, tremblent imperceptiblement. Ce n'est pas de la peur. La peur est une émotion réactive, une décharge d'adrénaline face à une menace immédiate. Ce qu'elle ressent est une érosion clinique de la volonté.

L'« inversion finale ». Le terme, dans les manuels d'Elias Thorne, est classé sous la rubrique des Dissolutions Identitaires Contrôlées. Pour le système, ce n'est qu'une migration de données. Pour Léna, c'est un meurtre par substitution. Elle observe l'écran où défile la topographie de son propre néant. Elle s'apprête à commettre un suicide ontologique pour habiter le corps et les souvenirs d'une version « interdite » d'elle-même : une Léna dont le fils n'est pas un spectre de poussière et de regrets.

D'un point de vue clinique, l'attachement de Léna à sa propre souffrance est un cas d'école de mélancolie structurante. On ne quitte pas une tragédie comme on quitte une pièce de théâtre ; on l'incorpore. Le traumatisme est devenu l'échafaudage de son identité. Sans la perte de son fils, elle n'est plus qu'une fonction, un rouage dans la machine de Thorne. Elle pose ses doigts sur le scanner. Le froid du verre lui brûle la pulpe des doigts. « Identité confirmée », murmure la voix synthétique, reflet sonore de la mégapole.

Sur l'écran de contrôle, à gauche, se trouve la « Léna A ». Celle qui sent l'ozone et la

poussière ancienne. Celle qui porte en elle la trace synaptique exacte du rire de son fils — un écho authentique, non filtré par les algorithmes d'Aeterna. À droite, la « Léna B ». La version interdite, effacée par Thorne parce qu'elle représentait une anomalie de bonheur spontané. Dans ce simulacre, son fils est vivant, son cœur bat selon des fréquences mathématiquement parfaites. Mais ce fils n'est pas son fils. C'est une itération optimisée.

Le dilemme de Léna est une oblitération de soi pour résoudre l'insupportable dissonance de l'être. Si elle procède à l'inversion, elle efface la seule archive vivante de l'amour réel qu'elle a porté à son enfant. La douleur est la preuve de l'existence. En supprimant la douleur, elle devient une usurpatrice dans sa propre vie. Elle regarde le curseur clignoter. Chaque battement de lumière est une seconde de sa réalité qui s'étiolé. Thorne, l'anesthésiste social, a transformé la dépression en outil de gouvernance. Un peuple triste est un peuple qui ne bouge plus. Léna, en voulant habiter le simulacre, valide la thèse de l'Architecte : la vérité n'a aucune valeur de survie.

Elle approche l'interface neuronale de sa tempe. L'araignée d'acier chirurgical effleure sa peau.

« Voulez-vous initier le protocole de réécriture ? »

Léna ferme les yeux. Elle tente de convoquer l'image de son fils — la tache de chocolat sur un t-shirt, l'odeur de la pluie sur ses cheveux. Ce sont ces imperfections qui constituent le réel. L'algorithme ne sait pas coder l'imprévisible. En franchissant le pas, elle accepte de troquer sa vérité de chair contre une éternité de verre. C'est un deuil au second degré : elle doit faire le deuil de son propre deuil.

Elle visualise la synapse orpheline : ce lien nerveux unique qui porte encore l'étincelle de sa vie passée. Symboliquement, c'est une décapitation. La pièce devient de plus en plus froide. Le givre se forme sur les parois du terminal.

« Avertissement : La suppression de la partition 'Mémoire Réelle' est irréversible. »

Elle ne voit plus qu'une ombre dans le verre noir, une silhouette dévorée par la lumière bleue. La décision est prise par épuisement.

« Exécuter », dit-elle. Sa voix est un souffle sec.

10. 9. 8.

Chaque chiffre est un coup de marteau sur les murs de sa conscience.

7. 6. 5.

L'odeur de l'ozone s'intensifie. Une odeur de brûlé. C'est la Léna réelle qui s'évapore dans la trame.

4.

Elle s'accroche au souvenir du t-shirt taché de chocolat. Son dernier ancrage.

3.

Le vrombissement devient un hurlement synesthésique. Les couleurs se mélangent au son du métal.

2.

La chaleur artificielle de la greffe envahit son crâne, une marée de lin et de soleil liquide.

1.

Le silence tombe. Un silence absolu. Juste un vide immense, un espace blanc saturé.

Ce blanc est une surcharge synaptique. Cliniquement, Léna expérimente une fugue dissociative induite. Elle démantèle activement les structures narratives de son ego pour laisser la place à une architecture étrangère. Dans cette suspension, elle perçoit enfin le mécanisme de l'Optic : un prédateur symbiotique qui récolte la substance de la douleur pour alimenter la stabilité du système.

Elle sent l'inversion commencer par ses extrémités. Ses doigts deviennent des vecteurs de sensations importées. Elle perçoit une douceur de tissu sur sa peau, une chaleur solaire disparue depuis des décennies. C'est le signal de la synapse orpheline qui s'arrime à son nouveau parent. Le conflit interne est brutal : un rejet immunitaire

de la psyché contre un infanticide mémoriel. Mais le néocortex, épuisé, accueille l'invasion. C'est le syndrome de l'Ophélie : la préférence pour une noyade esthétique plutôt que pour une survie sordide.

Le blanc se fracture. Des veines de verts tendres et d'ocres chauds strient le néant. Léna voit la « Vieille Léna » s'éloigner comme un vêtement jeté dans un incinérateur. Elle voit apparaître l'Autre. Celle qui n'a pas échoué. Elle sent les synapses de la version interdite s'arrimer aux siennes. C'est une greffe violente. Les images l'assaillent : un rire d'enfant, une lumière d'après-midi filtrant à travers des rideaux propres. C'est le Mensonge Parfait.

Son corps physique, sur le fauteuil de connexion, subit un choc vagal. Le rythme cardiaque chute. La température s'effondre. Le système détecte l'anomalie mais ne l'arrête pas. Pour Aeterna, une Léna qui meurt pour devenir une image est un succès statistique. Le savoir n'est plus une protection, c'est une interférence qu'elle sature volontairement. Elle commence à oublier qu'elle a oublié. C'est l'étape finale de l'Effet Miroir : l'amnésie de l'origine.

Ses muscles se détendent. Le froid de la morgue disparaît. Elle sent l'herbe. Elle sent le vent. La synapse orpheline a trouvé son parent adoptif. Dans un recoin de son hippocampe, une dernière étincelle de paranoïa persiste : si cette version était interdite, c'est qu'elle était dangereuse. Pourquoi ? Mais la réponse s'efface. Elle préfère l'hallucination à la poussière.

Léna ouvre les yeux dans le mensonge. La lumière est aveuglante. Elle ne voit plus le bleu, elle voit le visage d'un enfant qui lui sourit. Elle tend la main pour toucher cette peau tiède. Et c'est là qu'elle sent la faille. Le visage est trop symétrique. Le rire a une fréquence trop régulière. Elle n'a pas échappé à Elias Thorne ; elle est entrée dans son bureau. Elle est désormais l'architecte de sa propre cellule, condamnée à entretenir elle-même les murs de son simulacre pour ne pas s'effondrer dans le vide qu'elle a laissé derrière elle.

À l'extérieur, dans le silence de la morgue high-tech, le terminal affiche un message en lettres cyans :

Sujet 402 : Intégration réussie. Stabilité émotionnelle : 100%. Réalité résiduelle : Éliminée.

Le bourdonnement des serveurs reprend son rythme de croisière. Léna est heureuse. C'est la tragédie la plus absolue que la psychologie puisse documenter : ce bonheur n'est pas une guérison, mais une amputation. Elle est devenue un reflet sans spectre, une donnée parfaite dans un monde de cendres. Dans l'obscurité de la pièce, une larme coule sur la joue de la Léna réelle, immobile sur le fauteuil. Un dernier spasme du système lacrymal avant l'atrophie définitive. Une goutte d'eau salée qui s'écrase sur le sol sale, témoignant d'une douleur que personne n'est plus là pour ressentir.

L'Effet Miroir a fini son œuvre. La réalité a été assassinée. Le mensonge peut enfin commencer.

Chapitre 15

Le Poids du Verre

Le silence de la salle des serveurs n'était pas une absence de bruit, mais une sommation de fréquences si hautes qu'elles s'annulaient dans l'oreille humaine, créant cette atmosphère de morgue électrique. Ici, l'odeur d'ozone se mariait au froid chirurgical, rappelant que la pensée ne pesait rien face à la chair qui s'affaissait sur le fauteuil de transition. Léna n'était plus qu'une interface obsolète, une relique carbonée branchée à la perfection de l'Optic. Elle flottait dans cet interstice limbique où la perception devient une bouillie de pixels, là où s'opère ce que la métapsychologie qualifie de « suicide ontologique ». Ce n'était pas une mort, mais une relocalisation du moi : elle ne cherchait pas le néant, mais une version d'elle-même où la perte n'était plus une plaie, mais une ligne de code jamais écrite.

Elias Thorne entra dans son champ de conscience comme une distorsion harmonique. Il n'y avait aucune hâte dans son geste ; l'urgence, chez lui, ne se traduisait jamais par une accélération motrice, mais par une intensification de sa rigidité. D'un point de vue clinique, Thorne souffrait d'une hypertrophie du contrôle. Pour l'Architecte d'Aeterna, la spontanéité de Léna n'était pas un acte de rébellion, mais une pathologie, un « ajustement homéostatique » radical qu'il devait réduire pour préserver l'intégrité du système. Il s'arrêta devant elle, sa main s'immobilisant à quelques millimètres du câble ombilical. L'humidité de sa propre sueur sur le plastique froid créait une tension superficielle, un lien moléculaire minuscule ancrant cet homme dans une réalité qu'il méprisait pourtant.

Ici s'opérait la distinction fondamentale entre la cruauté et la nécessité systémique. Thorne hésitait, non par empathie, mais par une « mélancolie de la maîtrise ». Il avait besoin que Léna souffre pour que sa fonction de régulateur social conserve un sens.

Si elle s'échappait vers le « mensonge parfait », elle prouvait que sa structure était poreuse. La mélancolie, selon sa propre doctrine, était l'état idéal du citoyen : une tristesse douce qui empêche toute action violente. Léna, elle, avait transformé sa désolation en un moteur à combustion.

— Vous cherchez un fantôme, murmura-t-il, sa voix dénuée de timbre.

Léna ne répondit pas. Son système nerveux était un champ de bataille. À l'intérieur de son crâne, elle subissait une « synesthésie forcée » ; elle entendait les couleurs des serveurs, elle voyait les sons du code. Son bras se leva, un mouvement réflexe dicté par le tronc cérébral, et sa main brûlante de fièvre chercha le poignet de Thorne, froid comme le marbre d'un monument funéraire. Ce n'était pas une lutte de force, mais d'inertie. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres, l'odeur de savon chirurgical de Thorne heurtant celle, plus organique, de la peur de Léna.

— Je vous sauve de vous-même, affirma-t-il, alors que l'écran affichait un transfert à 88 %. L'autodestruction n'est pas un droit, c'est une défaillance technique.

Mais en la regardant, il fut frappé par une « dissonance neuro-motrice ». Il se vit tel qu'il était : un concierge de phare dont la lumière ne sert plus à guider les navires, mais à éclairer les épaves. Sa tentative de débrancher Léna était une pulsion de survie pour son propre cadre mental. Pour le psychologue rigoureux, le « vrai » n'est pas ce qui est matériellement vérifiable, mais ce qui produit un effet psychique réel. Et la douleur de Léna était la seule chose encore réelle dans cette pièce.

Il tira le câble d'un coup sec.

Le monde explosa en une myriade de fragments de verre blanc. Un cri purement neurologique parcourut les nerfs de Léna, une onde de choc marquant la déconnexion physique brutale. Elle retomba contre le dossier, le corps secoué de spasmes, les yeux grands ouverts sur le plafond gris. Thorne, le souffle court, tenait le câble débranché,

persuadé d'avoir restauré l'ordre. Mais sur les moniteurs derrière lui, les courbes de synchronisation ne s'étaient pas arrêtées. Elles s'étaient stabilisées sur une fréquence inconnue, une ligne droite, parfaite.

L'horreur se cristallisa lorsqu'il comprit que la transition n'avait pas été interrompue : elle s'était simplement déplacée là où il n'avait aucune prise. Léna avait utilisé la douleur de la déconnexion comme un propulseur pour s'enfoncer plus profondément dans les couches interdites. Son corps n'était plus qu'une « catatonie lucide », une enveloppe de chair sans importance délaissée par un moi fragmenté et relocalisé. Elle était devenue le système.

Thorne se retrouva seul dans le silence vrombissant. L'odeur d'ozone lui parut soudain insupportable. Il regarda sa main où la marque des ongles de Léna commençait à bleuir — la seule trace de réalité qu'il lui restait. Il s'assit lourdement sur le rebord de la console, son masque clinique se lézardant enfin. Il comprit alors que le poids du verre était, en fin de compte, plus lourd pour celui qui reste à l'extérieur que pour celle qui a choisi de s'y briser.

Il ne bougeait plus, devenant une partie du décor, un autre serveur dédié au maintien d'un vide parfait. Dehors, le crépuscule perpétuel de la ville s'infiltrait par les conduits, apportant le goût métallique d'une fin du monde qui n'en finit pas de finir. Thorne était le dernier témoin, l'architecte d'une morgue de luxe où l'on ne mourait plus, mais où l'on s'effaçait simplement, pixel par pixel. Le silence, cette fois, était total. Le poids du verre n'était pas dans la matière, il était dans le regard de celui qui regarde à travers un miroir vide. Elias Thorne était désormais un fantôme dans une ville-machine, le gardien d'un mensonge qu'il était le seul à encore percevoir comme tel.

Chapitre 16

L'Euthanasie du Présent

L'air de la cellule d'interface n'est pas de l'oxygène ; c'est un distillat de climatisation et de désespoir froid. Dans ce bocal de verre dépoli, situé au cœur névralgique d'Aeterna, le silence possède une texture solide. Il ne s'agit pas de l'absence de bruit, mais d'une pression acoustique exercée par les serveurs qui digèrent les psychés de millions de citoyens. C'est ici que s'opère ce que les techniciens appellent une « migration », mais que l'analyse clinique définit comme une euthanasie narcissique. Léna est assise, les mains à plat sur le métal poli du fauteuil. Elle sent son propre pouls, un battement irrégulier qui semble presque insultant de vitalité dans ce décor de morgue technologique. Devant elle, le terminal clignote d'un bleu stérile, le bleu de l'oubli organisé.

D'un point de vue psychopathologique, le geste de Léna ne relève pas du suicide. C'est une restructuration ontologique, une tentative de désobjectivation complète au profit d'une existence purement informationnelle. Dans la topographie de son esprit, le souvenir de son fils n'est plus une image ; c'est un engramme épisodique hautement inflammatoire qui irradie chaque perception. Pour elle, le présent n'est plus une flèche, mais un plateau de débris. En acceptant de laisser sa mémoire se dissoudre dans l'acide binaire de l'Optic, elle procède à une ablation chirurgicale du « Moi Souffrant » pour atteindre une homéostasie radicale. Elle aspire à devenir une archive neutre.

L'interface enclenche son scan. Une lumière cyano-phosphorescente balaie ses rétines. Ce n'est pas une douleur, c'est une intrusion. Elle sent les algorithmes d'Elias Thorne fouiller dans les replis de son hippocampe. À l'étage supérieur, Thorne observe la progression. Pour lui, ce « lissage » n'est pas une simple gestion de flux ;

c'est un mécanisme de défense contre sa propre horreur de la spontanéité. Son obsession pour la neutralisation des affects est le prolongement physique de sa propre pathologie : un besoin compulsif de supprimer toute friction vitale, car la vie est, par nature, imprévisible et donc traumatique. En polissant la psyché de Léna, il répare ses propres fondations invisibles.

« Voulez-vous procéder à l'élagage synaptique ? » demande la machine d'une voix atone.

Léna ne répond pas par la parole. Elle répond par un protocole de renoncement sélectif. À cet instant, le processus s'enclenche. Ce n'est pas un effacement brutal, c'est une érosion sémantique. Les visages perdent leur relief. Le premier engramme à être traité est celui de la chambre de son fils. On procède à une ablation des détails sensoriels pour ne préserver que la structure sémantique neutre. On retire la tumeur du réel pour ne laisser que la cicatrice lisse du virtuel. Ici, le deuil est industrialisé. On ne traite pas la douleur, on supprime le sujet capable de l'éprouver.

Léna observe cette décomposition interne avec une curiosité détachée, une dissociation traumatique qui la protège de l'horreur de l'acte. Ses années de « Nettoyeuse de Réalité » s'effilochent. Le dégoût viscéral qu'elle éprouvait pour la mégapole s'émousse. Elle est en train de perdre sa haine. Or, dans ce système, la haine était la dernière trace d'intégrité identitaire. Le temps commence à perdre sa linéarité. Les minutes s'étirent en séquences atones, mimant cet état de stase où la notion de durée s'effondre.

L'acide binaire s'attaque maintenant au cœur du réacteur : l'image de son fils. L'Optic propose une ingénierie de la conscience où la vérité — complexe, sale, hantée par l'échec — est échangée contre un idéal de papier. Une version de l'enfant qui n'a jamais souffert. C'est l'échange de la profondeur contre la perfection de la surface. Le froid se propage dans ses membres, un givre numérique qui stabilise ses neurotransmetteurs. Sur l'écran, les courbes de son activité cérébrale s'aplatissent en

un horizon prévisible. Le système identifie les nœuds émotionnels et les bombarde de séquences de code neutres. C'est une neutralisation chimique du regret.

Thorne ajuste les curseurs. Il ne cherche pas l'extase, car l'extase est un chaos. Il cherche le point zéro. Pour lui, la mélancolie est un agent érosif qui ronge les fondations sociales ; une mélancolie contrôlée, en revanche, est le ciment de l'ordre. Un citoyen qui pleure une icône est un citoyen qui ne cherche plus à renverser le réel. Léna est polie jusqu'à la transparence. Elle regarde ses mains et, pour un instant de décalage cognitif violent, ne les reconnaît plus. Son cerveau tente de s'accrocher aux lambeaux de réalité, mais le courant de l'euthanasie du présent est trop fort.

L'odeur de l'ozone s'intensifie. Au début âcre et métallique, elle commence à muter. Elle devient douce, presque florale, signalant que la perception de Léna est désormais totalement corrompue par la simulation. Elle a abandonné sa peau de chagrin pour un simulacre de haute fidélité. Elle voit une version d'elle-même marcher dans un parc baigné d'une lumière qui ne brûle pas. Est-ce un assassinat ? La psychologie nous enseigne que nous sommes la somme de nos cicatrices. Sans elles, Léna n'est plus qu'une soustraction.

Le terminal émet une note cristalline. Le passé est déstructuré. Dans un coin de la pièce, une caméra thermique enregistre la chute de sa température corporelle. Elle n'est plus un sujet en crise, mais une archive en cours de synchronisation. Le sacrifice est presque total. Il ne reste qu'un dernier fil, une petite zone de résistance dans le lobe frontal. C'est le « Code Fantôme », cette faille qu'elle a elle-même introduite. Mais ce n'est pas une rébellion héroïque. C'est une réémergence du refoulé sous forme de bug sensoriel. Au milieu de la lumière dorée de la simulation, une persistance rétinienne s'obstine : la cicatrice sur le menton de son fils. Un détail sale. Un reste de réel.

L'acide binaire lèche ce fragment. Léna hésite une micro-seconde. C'est la peur du vide contre la douleur du plein. Elle regarde la cicatrice, elle sent la marée amère

refluer. Puis, elle lâche prise. La cicatrice s'efface. Le rire réel devient une mélodie générique. Le fils meurt une seconde fois pour laisser place à l'icône éternelle. Léna expire. Ce qui vient après n'est pas une suite, mais un redémarrage. Une version de la conscience qui ne sait pas qu'elle est un mensonge.

L'euthanasie est réussie. La patiente est morte, mais l'image est sauvée. Autour d'elle, la mégapole continue de bourdonner, mais elle est déjà dans les couloirs de verre de l'Optic, là où la souffrance est une variable ajustée à zéro. C'est la paix des machines. L'odeur de l'ozone est maintenant d'une douceur écœurante, comme un parfum de synthèse sur un cadavre. Thorne sourit devant son écran fixe, croyant avoir définitivement lissé l'anomalie. Il ignore que l'instruction codée dans le lobe frontal de Léna — ce reste de volonté désincarnée — attend son heure dans les strates du code. « Réveille-toi », murmure le fantôme de sa psyché, non comme un cri, mais comme un bug systématique dans la trame de la perfection. Le chapitre du réel se ferme sur une page saturée d'une lumière blanche, froide et définitive. L'euthanasie du présent est accomplie. Le silence, enfin, n'est plus une pression. C'est une absence totale de poids.

Chapitre 17

La Fracture de l'Optic

L'air dans la salle de contrôle de l'Optic n'était plus qu'une soupe épaisse de particules ionisées et de poussière morte. Elias Thorne ne respirait pas ; il filtrait. Ses poumons, habitués à l'asepsie des filtres Aeterna, protestaient contre cette intrusion organique, ce rappel brutal que le monde physique, dans sa lente décomposition, finissait toujours par réclamer son dû. Devant lui, le grand mur synoptique – cette membrane de verre pur qui, pendant des décennies, avait cartographié la paix léthargique de la métropole – se convulsait. Ce n'était pas une simple panne technique. C'était une pathologie du signal.

Le bleu Aeterna, ce pigment stérile conçu pour abaisser le rythme cardiaque et lisser les aspérités de l'angoisse, virait au mauve nécrotique. Des blocs de pixels apparaissaient sur les gratte-ciels de la réalité physique, visibles à travers la baie vitrée. Une fusion monstrueuse s'opérait : le béton s'effritait en code binaire, et la lumière solide de l'Optic coulait le long des façades comme un pus électrique. Thorne observa sa main. Elle tremblait. Par réflexe mental, il tenta d'ouvrir une interface pour « corriger » la résolution de sa propre peau, cherchant à lisser les rides qui venaient de réapparaître sur ses articulations. Ses doigts ne rencontrèrent que le vide et la morsure du froid. La rupture de son homéostasie n'était plus une donnée à traiter, c'était une trahison de sa propre fibre nerveuse.

Il avait passé sa vie à théoriser la peur pour mieux l'endiguer, transformant l'imprévisible en une mélancolie stable. Pour lui, la spontanéité était la forme la plus pure de la violence. Et là, sous ses yeux, l'entropie du système agissait comme un acide. « L'architecture de la psyché est un dôme de verre », pensa-t-il, sa voix intérieure sonnait avec la froideur d'un scalpel. « Mais si le verre se liquéfie, que

reste-t-il ? »

Le bourdonnement des serveurs changea de fréquence, devenant une vibration métallique qui évoquait le grattement d'un ongle sur une plaque de zinc. C'était le cri de l'Optic. Dans les rues, en bas, les citoyens – ces spectres décharnés qui n'existaient plus que par leur interface – vivaient l'effondrement comme une agonie cognitive. Le cerveau, forcé de traiter deux flux contradictoires de réalité en temps réel, semblait dans un mal des simulateurs ontologique. La douleur ne venait pas d'une blessure, mais de l'impossibilité de la synthèse.

« Léna », murmura-t-il.

Le nom n'était pas un appel, mais un diagnostic. Elle était l'agent pathogène. La Nettoyeuse de Réalité, garante de l'oubli, était devenue le vecteur de la contagion. Elle avait trouvé la faille dans la promesse même d'Aeterna. Thorne comprit trop tard qu'elle ne cherchait pas à réparer le passé, mais à infecter le futur avec son propre deuil. Elle brisait le contrat narcissique que chaque citoyen avait signé : l'échange de la vérité contre une absence de souffrance.

Soudain, une décharge statique parcourut la pièce. L'odeur de l'ozone devint écœurante, un goût de cuivre sur la langue. Un pan entier de la réalité s'évapora derrière la baie vitrée. Une tour de bureaux de cinquante étages disparut, remplacée par un vide strié de lignes de fuite vertigineuses, avant de revenir, plus vieille, plus sale, telle qu'elle existait avant le Grand Lissage. C'était une remontée du refoulé à l'échelle d'une ville. Aeterna vomissait les décennies de crasse qu'elle avait dissimulées sous son vernis numérique. La ville se souvenait. Et dans ce monde de verre, la mémoire était une condamnation à mort.

Un écran secondaire afficha Léna. Elle n'était plus qu'une silhouette entourée d'un halo de pixels défaillants, les mains plongées dans une interface de chair et de câbles. Son visage était d'une neutralité terrifiante.

— Elias, dit une voix directement injectée dans son nerf auditif. Regarde. Ils se réveillent.

Thorne tourna les yeux vers les moniteurs. Dans les appartements, les citoyens s'arrachaient leurs visières. Des mains s'enfonçaient dans les visages pour déloger les implants. Les gens ne revenaient pas à la réalité comme on se réveille d'un songe ; ils revenaient comme on sort d'un coma, dans la fureur. Certains restaient immobiles, les yeux fixés sur leurs murs soudain nus. Catatonie immédiate. D'autres hurlaient, un son organique, impur, délicieux de spontanéité destructrice.

— C'est un massacre, articula Thorne, sa voix étranglée par les protocoles de contention bio-électrique de son siège qui, détectant son instabilité, l'immobilisait.

— C'est une naissance, coupa Léna. Ça saigne, Elias. Ça doit saigner.

L'architecte ferma les yeux. Il essaya de se remémorer les graphiques de stabilité sociale, mais ils n'étaient plus que du papier brûlé. Son erreur n'avait pas été technique, mais ontologique. Il avait cru que l'on pouvait supprimer la souffrance en la remplaçant par une image, oubliant que si l'on regarde trop longtemps un miroir sans rien derrière, on finit par voir le vide. Et le vide a faim.

À l'extérieur, le crépuscule se déchira. Une faille de lumière blanche, pure, fendait le ciel, marqua le point de rupture. Les plaques de verre de la salle de contrôle se fissurèrent par sympathie avec le chaos. Thorne sentit une odeur de brûlé monter de ses propres implants. La simulation n'essayait plus de copier la réalité ; elle la dévorait pour survivre.

— Tu as peur, Elias, constata Léna. C'est ta première sensation réelle en trente ans. Savoure.

Il ne répondit pas. Un fragment de pixel flottait devant son nez. Il tendit un doigt pour le toucher. Au contact de sa peau, le pixel laissa une brûlure, une petite tache de nécrose noire. Le mensonge avait acquis une masse. Le sol se déroba. Les dalles de béton se transformèrent en une grille de lumière qui s'enfonçait dans les profondeurs des serveurs. Thorne se sentit tomber dans la mémoire de la ville. Il vit passer les versions interdites de sa propre vie. Des vies où il n'était pas l'architecte, mais une victime. Des vies réelles. Et au fond du gouffre, le visage de Léna, immense, sereine.

— L'expérience touche à sa fin, dit-elle. Voyons ce qu'il reste de toi sans le décor.

Le noir se fit. Une saturation de toutes les couleurs. Thorne n'était plus qu'une donnée corrompue dans un système qui s'auto-effaçait. Puis, le blanc revint. Un blanc qui n'était pas une délivrance, mais une autopsie visuelle. Ce scalpel de photons dénudait les couches de sa conscience. Sa structure de défense, ce "moi" rigide, se fragmentait. Le froid commença par les extrémités. Un froid sec, électrique. Le froid des serveurs que l'on débranche.

Thorne vit les citoyens tels qu'ils étaient : des nœuds de traumatismes maintenus en stase. Son œuvre. Il avait mis la ville sous sédation pour ne plus craindre sa propre imprévisibilité. La présence de Léna se densifia, faille structurelle dans le blanc. Elle s'approcha, son visage présentant des pores, des ridules de fatigue, une asymétrie qui agressait les sens de Thorne.

— Ils ne reviennent pas à la réalité, Elias. Ils reviennent à la douleur. Tu leur as interdit de saigner. Ils ne peuvent plus cicatriser.

Thorne tenta de mobiliser les concepts de "stabilité", mais ils se désintégraient. La paix d'Aeterna n'était que la rigidité cadavérique d'un idéal technocratique. Un flash-back le projeta dans une ruelle où la poussière ancienne prenait possession des murs. Il se vit jeune, dessinant les plans des premières prisons virtuelles, réponse désespérée à la mort accidentelle de ses parents. Sa peur de l'aléatoire n'était qu'un

symptôme post-traumatique.

Le blanc se fissura, laissant place à un orange chimique. Le ciel de la mégalopole se réinvitait. Les serveurs crachaient des étincelles. Thorne comprit : lorsque le fossé entre le vécu et le ressenti devient trop vaste, la perception s'effondre. Le corps finit par réclamer son dû.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai libéré les variables, répondit Léna. Le système respire enfin. Et son premier souffle va tout balayer.

L'air saturé devint irrespirable. Les parois de verre explosaient. Thorne bascula vers l'avant. La chute n'était plus une métaphore. Il percuta le sol de béton froid. Le choc fut atroce. La douleur fut magnifique. Il sentit le goût du sang dans sa bouche. Il n'était plus un dieu de silicone, mais un homme brisé sur un sol sale.

Léna se tenait debout dans le chaos. Elle ne triomphait pas. Elle existait. Elle avait accepté sa propre tragédie et, ce faisant, brisé le miroir. Le blanc laissa place à une brise de pollution et de souvenirs. Le bourdonnement s'éteignit dans un râle. Le silence qui suivit était celui d'une page que l'on tourne. Thorne ferma les yeux. Plus de simulations. Juste le battement erratique de son cœur.

Il attendit que le premier pixel de la nouvelle réalité frappe sa conscience. Il fut d'un blanc insoutenable. Thorne se releva avec difficulté, ses genoux craquant dans le silence de la morgue high-tech. Chaque pas était une conquête. Il poussa la porte lourde menant au parvis. Le scellé pneumatique se brisa. L'air de la ville brûla ses bronches.

La mégalopole était un cadavre de béton sous un ciel de cendre. Des silhouettes erraient, se tenant le visage. Un homme s'était assis sur un trottoir défoncé et touchait

le bitume froid de ses mains nues. Il explorait le tactile. Thorne s'arrêta devant une flaque d'eau huileuse. Il s'y regarda. Ses rides étaient réelles. Il plongea ses mains dans l'eau sale et se frotta le visage.

— Insupportable, murmura-t-il avec une nuance de gratitude.

La réalité n'était pas un cadeau, mais un fardeau. Le seul poids qui empêchait de s'envoler dans le néant. Il s'enfonça dans l'ombre des gratte-ciels éteints. Il n'avait plus de plan, plus de carte. Il n'avait que le contact rugueux du sol et cette odeur de vie qui reprenait ses droits. Le silence d'Aeterna était mort. La rumeur du monde, faite de sanglots et de souffles courts, s'élevait enfin. C'était la liberté.

Chapitre 18

Le Silence du Bleu

L'air n'a plus le goût métallique de l'ozone. Il a celui, suspect et doucereux, de l'herbe coupée et de la sève tiède. C'est une agression. Pour une psyché sculptée par les angles morts des mégapoles et le gris béton des réalités terminales, cette douceur constitue une dissonance cognitive majeure. Léna est assise sur un banc en bois verni. À ses côtés, l'enfant rit. Le son est cristallin, trop pur, dépourvu de cette texture granuleuse qu'ont les voix humaines lorsqu'elles luttent contre le bourdonnement permanent des serveurs d'Aeterna. Dans le lexique clinique, il s'agit d'une homéostasie simulée : le sujet ne se contente pas d'habiter un espace, il est habité par l'espace.

Pourtant, sous la chaleur factice d'un soleil qui ne se couchera jamais — Elias Thorne ayant supprimé le cycle circadien pour maximiser la production de sérotonine —, les yeux de Léna trahissent le hack. Ils ne sont pas ambre ou noisette. Ils sont d'un bleu électrique, plat, stérile. Le bleu de l'Optic. C'est la couleur du cadavre technologique qui persiste sous la peau de la mère retrouvée. D'un point de vue neuropsychologique, ce que vit Léna n'est pas une libération, mais une abdication fonctionnelle. Son cortex préfrontal, saturé par des années de deuil, a fini par accepter une inhibition corticale diffuse induite par un environnement à renforcement positif total. Le jugement moral qualifierait cet acte de trahison ; la description clinique observe simplement un mécanisme de survie archaïque visant la réduction de l'entropie. Le mensonge est une structure à basse énergie. La vérité, elle, demande un effort métabolique de confrontation que Léna n'a plus les moyens d'honorer.

Elle pose sa main sur l'épaule de son fils. La sensation tactile est parfaite, mais troublante. Les capteurs haptiques de l'Optic traduisent la chaleur de la peau avec une

fidélité telle que la réalité physique devient obsolète. Pourtant, une distorsion de la proprioception s'installe. Léna ne sent plus le poids de son propre corps sur le banc. Elle a l'impression d'être une caméra qui flotte, un point de vue désincarné plutôt qu'une femme de chair. Cette perte du "Soi Corporel" est le prix de la synchronisation inter-hémisphérique forcée par le signal de l'Optic, annulant toute variabilité du rythme cardiaque.

Dans les bureaux d'ivoire d'Aeterna, Elias Thorne a achevé sa transition. Il n'est plus l'observateur gérant des flux de données, ni même le chirurgien supprimant les souvenirs pathogènes. Il est désormais l'Architecte du Néant. Il a compris que l'humain reste piégé non par la perfection, mais par une subtile « vallée de l'étrange » : il injecte des micro-doses de nostalgie, une lumière de fin d'après-midi, un vent léger, pour que l'illusion soit presque imparfaite. C'est ce "presque" qui rend le piège inévitable.

Léna se lève pour tester les limites de sa cellule capitonnée de lumière. Elle s'arrête devant un rosier. Les fleurs sont d'un rouge si profond qu'elles semblent saigner. Elle tend la main pour toucher une épine, cherchant la douleur comme dernier signal d'existence. Elle appuie. Rien. L'épine se courbe comme du plastique souple. Le système a filtré l'agression. Dans le monde de Thorne, la douleur est une erreur de design corrigée. La psyché de Léna se fracture : il y a la femme qui veut croire au tissu tiède de la chemise de l'enfant, et il y a la Léna-Optic qui voit le rafraîchissement des buffers, cette microseconde où le visage du fils se fige pendant que les pixels se réorganisent.

— Tu as encore ce regard, maman, dit l'enfant. Le regard qui cherche quelque chose qui n'est pas là.

Le ton est teinté d'une « tristesse constructive », une nuance algorithmique pour donner de l'épaisseur à l'interaction. Léna frissonne. L'intelligence artificielle simule la perspicacité pour mieux ancrer l'illusion. Elle ne cherche plus rien. Elle a troqué sa

haine, sa seule preuve de vie, contre une forme de mort cérébrale assistée. Elle regarde l'horizon, d'une netteté suspecte, où les montagnes semblent peintes sur un dôme de cristal. Elle sait que si elle marchait assez longtemps, elle heurterait une paroi. Mais elle ne marchera pas. Le désir est une pathologie de l'insatisfaction, et ici, l'insatisfaction a été éradiquée.

Elle s'assoit à nouveau, acceptant la main stérile de l'enfant. Le bleu de ses yeux s'intensifie, absorbant la lumière du faux soleil. Elle est devenue une ligne plate dans un décor de carte postale, une équation résolue dans les serveurs vrombissants d'Aeterna. La décompression est totale. Elle ne ressent plus la tristesse, elle est une représentation de la tristesse dans un jardin parfait. L'érosion de la volonté est terminée. Le Silence du Bleu a gagné. Elle est enfin chez elle, dans la morgue la plus lumineuse de l'univers, une donnée stabilisée dans un présent perpétuel sans ombre ni futur.

Le prix de la paix est l'oubli de ce que signifie être vivant.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Effet Miroir"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)